NLM
1547

Inv A 734

Sabin 58239

John Carter Brown
Library
Brown University

JOHN CARTER BROWN
LIBRARY

Purchased from the
Trust Fund of
Lathrop Colgate Harper
LITT. D.

REMARQUES
SUR
LES ERREURS
DE L'HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE
DE
MR. GUILLAUME THOMAS RAYNAL,

PAR RAPPORT AUX AFFAIRES DE L'AMÉRIQUE-SEPTENTRIONALE, &c.

Par M. THOMAS PAINE Maître ez-Arts de l'Université de Pensylvanie, Auteur des diverses Brochures publiées sous le Titre de SENS COMMUN, Ministre des Affaires Etrangères pour le Congrès, &c.

Traduites de l'Anglais & augmentées d'une préface & de quelques notes, par A. M. CERISIER.

A BRUXELLES,

Chez B. LE FRANCQ, Imprimeur-Libraire.
Rue de la Magdelaine.

M. DCC. LXXXIII.

BRGB

PRÉFACE
DU
TRADUCTEUR.

JE n'ai pas cru devoir ſuivre l'exemple de ces Traducteurs qui, ſous prétexte de conſulter le goût de leur nation & de ménager ſa délicateſſe, croient devoir mutiler les originaux qu'ils font paſſer dans une autre langue, & n'offrent qu'une copie infidele & trompeuſe. On pardonne encore cette liberté, quand les originaux n'étaient pas deſtinés au grand jour, & qu'ils auraient eu beſoin d'une refonte dans la langue même où ils ont paru. C'eſt aſſez ſouvent le cas, pour des ouvrages dérobés ou poſthumes. Cette conſidération m'a engagé à conſerver avec un ſcrupule reſpectueux le texte de l'Auteur que je traduis; quoiqu'il m'ait offert quelquefois des paſſages qu'un goût minutieux & délicat aurait immolés. Je n'ai pas touché au fond; je me ſuis borné

à changer la forme de Lettres que l'Auteur avait donnée à ſon écrit, forme d'autant plus facile à faire diſparaître, que l'Auteur ne porte jamais la parole à Mr. *Raynal*, auquel ſon écrit eſt adreſſé. Je me flatte que Mr. *Paine* voudra bien me pardonner cette liberté, qui ne peut contribuer qu'à l'avantage de ſon écrit, en offrant au premier coup-d'œil les ſujets intéreſſans qu'il traite & fixant ainſi l'attention des lecteurs, qui ſaiſiront beaucoup mieux les objets indiqués ſous cette diviſion méthodique. Je me ſuis encore permis une autre liberté qui, j'eſpere, ne peut nuire à l'ouvrage en Europe. L'original affecte de prodiguer avec une généroſité trop affectée, la qualification d'*Abbé* à l'Auteur de l'*Hiſtoire Philoſophique & Politique*. Mais comme les principes hardis répandus dans cette *Hiſtoire*, & particulierement le titre & les attributs ſous leſquels l'Auteur s'eſt fait *portraire* dans la derniere édition, in-

ſinuent, ſans autre commentaire, que ce titre ſuranné le flatte beaucoup moins que celui de *Philoſophe*, nous avons cru devoir nous prêter au deſir de Mr. *Raynal*. Nous avons ſubſtitué généralement la dénomination d'*Hiſtorien Philoſophe* à celle d'*Abbé*.

Quand au fonds & à l'importance de ces remarques, c'eſt au public à en juger. On ne peut cependant s'empêcher d'obſerver en les liſant que ſi Mr. *Raynal* eût pu ſe procurer les informations qu'on trouvera dans l'écrit de Mr. *Paine*, s'il eût montré moins de précipitation à juger des motifs, avant d'avoir été à même de comparer les effets & les cauſes, il aurait offert un Tableau plus fidele & certainement plus intéreſſant d'une Révolution, qu'il regarde lui-même, comme un des plus grands événemens que les annales du monde nous retracent. Le grand nombre des propriétaires de la derniere Edition de *l'Hiſtoire Philoſophique & Politique* ou de

la brochure qu'on en a détachée ſous le titre de *Révolution de l'Amérique*, ne peuvent donc ſe paſſer de celui, dont voici la traduction. Il lui ſert, comme on l'a dit dans les annonces publiques, de correctif & de ſupplément néceſſaires. Nous ferions cependant tort à ſon mérite, ſi nous bornions ſon utilité aux propriétaires de l'ouvrage qu'il réfute. On peut aſſurer que tous les peuples & toutes les claſſes d'hommes y trouveront des inſtructions intéreſſantes ; la France, pour y connaître le tableau des diſpoſitions des Amèricains envers elle ; l'Angleterre pour y voir les ſuites funeſtes de ſa fauſſe politique; les Etats maritimes pour connaîtreles relations qu'ils pourront former dans cet Empire naiſſant; les hommes d'Etat pour régler leur politique d'après les nouvelles perſpectives qu'on leur préſente ; & les philoſophes pour puiſer dans une mine féconde d'inſtructions morales & philantropiques.

Je ne ſais quels Ecrivains généreux ont fait à Mr. *Raynal* l'honneur d'avoir prédit l'éruption & l'iſſue de cette guerre. L'équité nous force à rejeter cette opinion. Nous avons entre les mains des Pamphlets Anglais où, dès les années 1758 & 1759, on prédiſait la défection prochaine des Colonies. Cette idée fut ſurtout inculquée avec véhémence, lorſqu'on vit dans la derniere paix, le miniſtere Anglais, abandonner les avantages ſûrs des Antilles, pour ſe réſerver le Canada où le voiſinage redouté des Français aurait forcé les Colons à ſe tenir aveuglément attachés à la Métropole. C'eſt une choſe curieuſe que d'entendre les Prophéties haſardées par Mr. *Raynal*. Après avoir exagéré les déſavantages des Alliés combinés contre l'Angleterre, *qui peut*; dit-il, décider, *qui peut prévoir quel ſera l'événement?* Et dans un autre endroit, *Suppoſons*, dit-il, *que la maiſon de Bourbon ait les avan-*

tages dont elle a pu ſe flatter. Ainſi en 1782, il n'oſait encore décider ſur l'iſſue de cette grande querelle. Nous avons le plus grand reſpect pour un des premiers Ecrivains de ce ſiecle. Nous lui avons rendu nos hommages en trop d'occaſions, pour qu'on puiſſe révoquer en doute la ſincérité de cet aveu (1). Nous, cependant, qui ſommes à une diſtance ſi vaſte de la ſphere de ce ſublime Ecrivain, nous avons été plus hardis & plus heureux dans nos obſervations prophétiques. Toujours en garde contre les preſtiges des Miniſtres Britanniques, que nous n'avons jamais regardés comme des ora-

(1) Témoin, entr'autres, la Lettre d'un Genevois à Thomas Guillaume Raynal, qui nous attiré des injures ſi honorables. Voyez-la dans le No. LXXVI du *Politique Hollandais*; feuille périodique, qui, de l'aveu même de ceux qui la déchirent, après avoir élevé juſqu'aux cieux & l'ouvrage & l'auteur, n'a pas peu influé ſur les déterminations politiques qu'on a vu adopter dans les Pays-Bas-Unis, ſur divers objets intéreſſans & particulierement ſur les affaires de l'Amérique; on y trouve en effet tous les principes de pluſieurs diſcours & écrits, & une multitude des obſervations de Mr. Paine.

cles ſans appel, nous oſions aſſurer dans les commencemens de l'année 1778 (*Voyez la dédicace du Tome III du Tableau de l'Hiſtoire des Provinces-Unies* & les obſervations *impartiales d'un vrai Hollandais*), ainſi long-tems, avant que l'ouvrage de Mr. *Raynal* eût paru, *que le ſuccès de la Révolution Américaine était décidé* : Nous diſions, en propres termes en 1778 ; *Quand l'Angleterre aurait les ſuccès les plus brillans ſur mer, elle n'en ſerait pas plus en état de faire la conquête de l'Amérique. Quand je verrais la marine de la France détruite, toutes ſes poſſeſſions au-déla des mers conquiſes, je ne croirais pas devoir en conclure la ſoumiſſion des Américains... Ce n'eſt pas à l'Amérique que quelques échecs peuvent devenir fatals ; elle peut même ſe ſoutenir malgré de grands revers ; mais le moindre revers a les conſéquences les plus funeſtes pour l'Angleterre ; la ſoumiſſion des Colonies*

ne peut venir que de leur volonté. Mais il faut bien peu connaître les motifs qui leur ont mis les armes à la main, les attraits de l'indépendance pour des ames libres & la ſituation actuelle des eſprits en Amérique, pour oſer eſpérer cette révolution. Leurs malheureuſes diviſions inteſtines peuvent enchaîner leurs opérations offenſives & retarder leur triomphe ; mais non pas opérer leur ſoumiſſion.

IN-

INTRODUCTION
DE
MR. PAINE.

UNE traduction faite à Londres d'une production originale écrite en Français par l'Abbé Raynal ſur la Révolution de l'Amérique Septentrionale ayant été réimprimée à Philadelphie, & en d'autres endroits des Etats-Unis; & la diſtance où l'Auteur s'eſt trouvé du théâtre de la guerre & de la politique, l'ayant induit en erreur ſur pluſieurs faits ou ſur les cauſes & les motifs qui les ont produit; le Traité ſuivant eſt publié dans l'idée de les rectifier, & d'empêcher que le mélange d'erreurs accidentelles dans les faits hiſtoriques ne ſe gliſſe dans l'hiſtoire, ſous la ſanction du tems & du ſilence.

L'Editeur de l'Edition de Londres avait intitulé cet ouvrage : *Revolution de l'Amérique*, par L'ABBÉ RAYNAL, & les Libraires Américains ont ſuivi cet exemple. Mais j'ai ſu depuis & je crois être bien informé, qu'on avait eu recours à des moyens obliques, pour ſe procurer de l'imprimeur, l'écrit que l'on pourrait intituler plus proprement *Réflexions ſur la Révolution*; & qui n'eſt qu'une partie

d'un ouvrage plus conſidérable qui était alors ſous preſſe. Il paraît que c'eſt à un Anglais qu'il faut attribuer ce procédé ; & quoique dans un avertiſſement il ait cherché à couvrir ſon action du voile du patriotiſme & à la pallier par des éloges brillans de l'Auteur ; cependant l'action ſous quelque point de vue qu'on l'enviſage, eſt également contraire à l'honneur & à l'équité. L'Editeur dit „ que dans le cours „ de ſes voyages, il a eu le ſingulier „ bonheur de ſe procurer une copie de „ cet excellent traîté, qui n'a pas encore „ paru dans l'étranger. Il ſe flatte que „ l'illuſtre Hiſtorien aura quelque indul- „ gence pour un homme qu'aucune con- „ ſidération n'aurait pu engager à don- „ ner, ſans ſon aveu, cet écrit au public, „ s'il n'eût été intimement perſuadé que „ les raiſonnemens ſolides dont il eſt rem- „ pli, pourront dans ce moment de criſe „ être de quelque ſervice à cette partie „ qu'il aime & chérit avec une ardeur „ qui ne le céde qu'à cette flamme d'un „ ordre ſupérieur, dont brûle l'écrivain „ philantrope pour la liberté & pour le „ bonheur de toutes les nations de la „ terre. "

Le prétexte imaginé pour blanchir une mauvaiſe action peut paraître pa- triotiſme ou juſtice, à qui ne pénetre

pas plus avant, à qui ne voit pas ſon intérêt ou ſon bonheur compromis par cette action. Mais il eſt plus que probable, malgré cette déclaration, qu'on s'eſt procuré cette copie pour tirer quelque gain du débit d'un ouvrage neuf & fait pour plaire ; & que cette déclaration n'était qu'un maſque pour voiler la fraude.

On peut remarquer avec juſteſſe que, dans tous les pays où les lettres ſont protégées, (& elles ne peuvent fleurir où elles ne le ſont pas) les ouvrages d'un Auteur ſont une propriété légale ; & traiter les lettres ſous un autre point de vue, c'eſt les bannir du pays ou les étouffer dans le berceau. Le brigandage fait ſur M. *Raynal* fut commis, il eſt vrai, d'un pays à un autre ; & ne prouve rien contre les loix d'aucun des deux pays. Il n'eſt pas moins une atteinte aux loix civiles & à l'équité littéraire Et parce que les deux pays ſont en guerre, il ne s'enſuit pas que la piraterie ait priſe ſur les effets de la littérature (1).

(1) L'Etat de la Littérature en Amérique pourra devenir un jour un objet de la légiſlation. Juſqu'à préſent, il n'y a que des volontaires qui ont ſervi ſous le drapeau de la liberté ; & perſonne n'a ſongé au projet ; mais quand la paix fournira du tems & des occaſions d'étude ; le pays ſe privera de la gloire & de l'avantage des lettres & des progrès des Sciences, à

Mais dévancer l'Edition de l'Auteur par des contre-façons à Londres en Anglais & en Français; l'expoſer par-là à des pertes conſidérable, tout cela n'eſt encore que ce qu'il y a de moins repréhenſible dans cette conduite. Les opinions d'un homme, ſoit qu'elles reſtent dans ſa tête, ſoit qu'elles ſoient jetées ſur le papier, ſont ſon propre bien juſqu'à ce qu'il ait jugé à propos de les publier lui-même. C'eſt ajouter la cruauté à l'injuſtice que de porter ſur ſon compte ce que des réflexions poſtérieures ou des informations plus fideles pourraient l'engager à rectifier ou à ſupprimer. Il eſt échappé à l'Hiſtorien Philoſophe, des expreſſions & des ſentimens que je n'oſerais prendre ſur moi-même, & qu'un ſecond examen aurait pu faire diſparaître. Mais ſans doute que ce brigandage anticipé lui en a fait perdre l'occaſion, & l'a jeté dans des embarras qui ne ſeront moins qu'on ne faſſe des loix ſuffiſantes pour prévenir les déprédations ſur les propriétes littéraires. C'eſt une choſe digne de remarque que la Ruſſie qui n'eſt connue ſur le théâtre de l'Europe, que depuis quelques années, doive une portion conſidérable de ſa grandeur actuelle aux égards qu'elle a marqués & aux ſages encouragemens qu'elle a donnés à chaque branche des Sciences & des beaux arts; nous rencontrons les mêmes exemples en France ſous le Regne de Louis XIV.

raient peut-être pas arrivés, ſans cette friponnerie peu généreuſe.

Oſer donner la publicité à l'ouvrage d'un auteur avant le tems, paraîtra encore plus contraire à la nobleſſe des procédés, quand nous conſidérons combien eſt petit, dans chaque contrée, le nombre de ceux qui peuvent à la fois & ſans le ſecours de la réflexion & de l'examen, combiner les paſſions brûlantes ou le ſens-froid, & l'effuſion entiere de l'imagination avec la maturité naturelle & néceſſaire du jugement, de maniere à les tenir dans une balance égale & à faire que le lecteur ſente, imagine & voie à la fois les choſes dans le vrai point de vue. Exciter à la fois trois facultés de l'eſprit, de maniere à n'en troubler aucune, & que chacune, ajoute au contraire à l'effet de l'autre, c'eſt un talent qui ſe rencontre rarement.

Il arrive ſouvent que la force d'un argument eſt exténuée par la maniere de le préſenter; ou que le jugement eſt altéré par une irritation exceſſive des paſſions; cependant l'écrivain doit-être animé à un certain point, pour échauffer lui-même ſon lecteur, afin d'exciter ſon attention; & pour que ſon imagination ſoit dans un état à retracer à l'eſprit & a la vue des perſonnes, des caracte-

res & des circonſtances ; ſans cela, le jugement n'éprouvera que peu ou point de chaleur pour agir ; & ſes déterminations ſeront froides, lentes & imparfaites. Mais ſi l'une, ou les deux premieres affections ſont portées trop haut ou excitées trop vivement, le jugement ſera dérangé de ſa place ; & tout le ſujet, fût-il de la plus grande importance, dégénere en caricatures, qui n'offrent que des objets de pur amuſement.

Les Ouvrages de l'Hiſtorien Philoſophe ſont marqués au coin de cette ſublimité, de cette rapidité d'imagination, de cette vivacité de ſenſation, qui demande ſur tout un examèn fait de ſens-froid, & particulierement, quand il eſt queſtion de retracer le caractere de nations exiſtantes ou d'individus dans un état de guerre. La moindre infidélité ou mépriſe conduit à des conſéquences erronées ; & une erreur adoptée en produit bien d'autres. Et comme l'Auteur s'eſt trouvé dans le cas d'éprouver des déſagrémens en France, pour avoir fait un tableau peu fidele de certaines circonſtances de la guerre, c'eſt une eſpece d'apologie pour lui que les erreurs aient été avancées précipitamment dans le monde, par les procédés avides d'un ennemi peu généreux.

REMARQUES
SUR
LES ERREURS
DE L'HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE,

Par rapport aux affaires de l'Amérique-Septentrionale, &c.

Coup-d'œil général ſur les défauts de l'Hiſtoire de la Révolution Américaine.

L'ENTREPRISE que j'ai formée, exigerait une Apologie de ma part à l'égard d'un Auteur auſſi diſtingué que le célebre Raynal; mais, comme le devoir d'être juſte eſt le premier vœu de la Philoſophie & la grande baſe de l'hiſtoire, j'eſpere qu'il ne dédaignera pas l'expoſé des motifs qui m'ont guidé : je

n'ai pu réſiſter au deſir de rendre juſtice, avant de penſer à faire un compliment apologétique. L'Auteur de la Révolution Américaine a, dans quelque cas, loué ſans fondement & blâmé ſans raiſon. Il a prodigué les éloges à qui ne les méritait pas; il a affecté d'en ravir le tribut à ceux qui les méritaient: il paraît ſi ſouvent au-deſſous & au-delà de ſon ſujet & de ſes caracteres, qu'il en eſt peu, ou peut-être aucun, qui ſoit marqué à des traits véritables & uniformes.

C'était d'ailleurs s'y prendre trop tôt que d'écrire de ſi bonne heure l'hiſtoire de cette grande révolution. Une entrepriſe auſſi précipitée l'expoſait au danger inévitable de confondre les caracteres & les circonſtances, & de tomber dans des embarras & des erreurs. Les choſes, ainſi que les hommes, s'offrent rarement ſous la forme la plus vraie, à la premiere vue. L'auteur s'eſt trompé juſque dans les principes qui ſervent de fondement à ſon ouvrage. Il s'eſt mépris ſur les cauſes qui ont produit la rupture entre l'Angleterre & les Colonies, jadis ſiennes, ſur les cauſes qui conduiſaient, pas à pas, & ſans que l'Amérique y penſât & qu'elle eût combiné ſes plans d'avance, à une révolution qui a fixé l'attention & réveillé l'intérêt de l'Europe.

Erreur de l'Hiſtorien Philoſophe ſur les cauſes morales de la Révolution Américaine.

POUR prouver ce que j'avance, je vais citer un paſſage qui quoique placé vers la fin de l'ouvrage, a cependant plus de rapport avec le commencement. Parlant des cauſes qui donnerent naiſſance à cette querelle, l'Auteur s'explique de la maniere ſuivante :

» De toutes les cauſes énergiques, » dit-il, « qui produiſirent tant de révo-» lutions ſur le globe, aucune n'exiſtait » dans le Nord de l'Amérique. Ni la re-» ligion ni les loix n'y avaient été outra-» gées. Le ſang des martirs, ou des ci-» toyens, n'y avait pas ruiſſelé ſur des » échafauds. On n'y avait pas inſulté aux » mœurs. Les manieres, les uſages, au-» cun des objets chers aux peuples, n'y » avoient été livrés au ridicule. Le pou-» voir arbitraire n'y avait arraché aucun » habitant du ſein de ſa famille ou de ſes » amis, pour le traîner dans les horreurs » d'un cachot. L'ordre public n'y avait » pas été interverti. Les principes d'ad-» miniſtration n'y avaient pas changé ; » & les maximes du gouvernement y » étaient toujours reſtées les mêmes.

„ Tout ſe réduiſait à ſavoir ſi la métropole
„ avait ou n'avait pas le droit de mettre
„ directement un léger impôt ſur les Co-
„ lonies. „

Il n'eſt pas hors de propos d'obſerver en général, à l'occaſion de ce paſſage extraordinaire, que perſonne ne ſent mieux que ceux qui ſont dans le cas de ſouffrir (1); & pour être juge compétent des provocations ou des cauſes énergiques, il aurait fallu ſe trouver en Amérique.

Cet Hiſtorien, en diſant que de toutes les particularités qu'il expoſe, aucune n'avait exiſté en Amérique, ſans indiquer l'époque particuliere où ces cauſes n'auraient pas exiſté, ſuivant lui, réduit cette déclaration à rien, en ôtant par-là tout moyen de faire l'application de ce paſſage.

Ces cauſes n'exiſtaient pas en 1763. Elles exiſterent toutes avant l'année 1776. Il fut donc un tems où elles n'ont pas exiſté, un autre tems où elles ont exiſté; & c'eſt ce tems qui conſtitue l'eſſence du fait. S'abſtenir de le fixer exactement, c'eſt donc oublier la ſeule preuve qui peut ſervir à conſtater la vérité ou la fauſſeté de l'aſſertion; & d'après quoi on

(1) C'eſt ce que nous avons déja obſervé ſur le même ſujet, à peu près dans les mêmes termes, dans une brochure intitulée : *Obſervations d'un vrai Hollandais, &c.* qui parut vers le commencement de l'année 1778. *Note du Traducteur.*

peut l'adopter ou la rejetter. Mais une déclaration qui ne détermine aucune époque, accréditerait, aux yeux de l'Univers, que la révolution ne ſerait fondée ſur aucune cauſe réelle, puiſqu'on y déſavoue l'exiſtence de toutes celles qui peuvent avoir des effets, & que l'Auteur appelle énergiques.

J'avoue que je ſuis moi-même fort embaraſſé pour trouver l'époque à laquelle l'Hiſtorien fait alluſion ; car parlant, dans une autre partie de cet ouvrage, de l'Acte du Timbre paſſé en 1764, il l'appelle une *uſurpation des droits les plus précieux & les plus ſacrés des Américains*. Ainſi l'Hiſtorien convient que la plus énergique de toutes les cauſes, *l'uſurpation de leurs droits les plus précieux & les plus ſacrés*, a exiſté en Amérique, douze ans avant la déclaration de l'indépendance, & dix ans avant l'éruption des hoſtilités. Ainſi le tems où l'aſſertion ſerait vraie, doit précéder l'Acte du Timbre ; mais comme dans ce tems-là, il n'y avait ni révolution, ni même l'apparence d'aucune, il n'eſt pas poſſible d'en faire l'application ; & comme, ſuivant les propres principes de l'Hiſtorien, on ne ſaurait l'appliquer à aucun tems avant l'acte du Timbre, cette aſſertion eſt une idée jettée en l'air, qui ne poſe ſur rien, & qui eſt en oppoſition avec tout.

L'Acte du Timbre, il eſt vrai, fut ſupprimé deux ans après ſon émiſſion ; mais il fut immédiatement ſuivi d'un autre Acte, d'une nature bien plus funeſte encore : c'était celui qui autoriſait le Parlement à *lier l'Amérique dans tous les cas quelconques.*

La Révolution Américaine juſtifiée & autoriſée.

Si l'Acte du Timbre était une uſurpation des droits les plus précieux & les plus ſacrés des Américains, que doit-on penſer de cet acte *déclaratoire*, qui ne leur laiſſait plus aucun droit ? Ne renfermait-il pas les ſemences palpables du gouvernement le plus deſpotique qui jamais ait exiſté dans le monde ? Il réduiſait l'Amérique à l'état non-ſeulement le plus bas, mais auſſi le plus abject de la vaſſalité. C'était exiger une ſoumiſſion illimitée dans toutes choſes, ou, comme l'acte le dénote, *dans tous les cas quelconques.* Pour comble d'outrage, c'eſt que cet acte, on veut le faire paſſer pour un trait de clémence ; c'eſt bien ici qu'on pourrait s'écrier : *ſi vous traitez ainſi vos amis, comment traiterez-vous vos ennemis ?*

Toutes les chartes originales, émanées de la Couronne d'Angleterre, & ſur la foi

deſquelles tant d'aventuriers de l'ancien monde s'étaient tranſplantés dans le nouveau, étaient arrachées de leurs fondemens par cette ſinguliere déclaration; on renverſait la nature même de ces chartes qui en faiſait un pacte entre deux contractans; elles étaient dès-lors aſſujetties à être révoquées ou altérées, ſuivant le caprice arbitraire d'une ſeule des deux parties. Le ſort des Américains était dès-lors abſolument abandonné au pouvoir du Parlement ou du Miniſtère, ſans qu'on leur laiſſat le moindre droit dans tel cas que ce fût.

Il n'eſt pas de deſpotiſme que cet inique loi ne donnât lieu d'appréhender; & quoiqu'en l'exécutant il eût été convenable de conſulter les mœurs, les opinions du peuple, le principe de cet acte légitimait au contraire toute eſpece de tyrannie. Elle ne s'arrêtait nulle part. Elle s'étendait àtout. Elle embraſſait toute la ſphere de la vie humaine, &, ſi l'on peut s'exprimer de la ſorte, une chaîne éternelle de circonſtances. C'eſt la nature d'une loi d'exiger l'obéiſſance; celle-ci demandait encore la ſervitude; & ſous ſon influence, la condition d'un Américain n'était plus celle de ſujet, mais d'eſclave. La tirannie a ſouvent été établie *ſans* la loi, & quelquefois *contre* la teneur

de la loi ; mais l'hiſtoire du genre humain n'offre pas un autre exemple où elle ait été établie par la *loi*. C'eſt un outrage audacieux au gouvernement civil ; on ne ſaurait en tracer un tableau trop odieux, afin de le faire déteſter comme il mérite.

Il ſerait ridicule d'objecter à cela que le pouvoir légiſlatif de la Grande-Bretagne ne faiſait plus de loix pour l'Amérique, mais qu'il y envoyait des ordres ; en quoi différait un acte du Parlement calqué ſur ce principe & opérant de cette maniere ſur un peuple ſans répréſentans, des ordres d'un établiſſement militaire ?

Le Parlement Britannique n'était pas ſeptennal à l'égard des Américains ; il était perpétuel pour eux. C'était pour eux un corps toujours ſubſiſtant. Sa diſſolution, ſon élection étaient pour eux, comme ſi les membres ſe fuſſent ſuccédés par droit d'héritage ou ſortiſſent d'emploi par mort, ou vécuſſent toujours, ou fuſſent nommés comme à une charge. Ainſi, le peuple Anglais pouvait ſuppoſer à cet égard, aux Américains, l'idée que la diſſolution & élection ont ceſſé pour toujours, & que le Parlement actuel & ſes héritiers ſont à perpétuité : en ce cas, je demande : que penſeraient les plus bruyans de leurs démagogues, ſi l'on publiait un acte pour déclarer qu'un tel Parlement a le droit de

les lier dans tous les cas quelconques? Car ce mot *quelconque* s'étendrait auſſi bien à leur grande charte, à leur bill des droits, à leur jugement par leurs pairs, qu'il s'eſt étendu ſur les chartes & ſur les formes du gouvernement en Amérique.

Je ſuis perſuadé que la perſonne à qui j'adreſſe ces remarques, n'aurait pas dit, après l'émiſſion d'un tel acte, que les *principes* d'adminiſtration n'ont pas été *changé* en Amérique, & que les maximes du Gouvernement y ont toujours été les *mêmes*. Il y a, dans ce cas, un bouleverſement total de principes; & non-ſeulement une ſubverſion, mais même une deſtruction des fondemens de la liberté, & une domination abſolue établie à la place.

L'Hiſtorien avance encore une aſſertion non moins injurieuſe à l'Amérique, que contraire à la vérité, lorſqu'il dit que *le tout ſe réduiſait à ſavoir ſi la métropole avait ou n'avait pas le droit de mettre directement ou indirectement un léger impôt ſur les Colonies*. Ce n'était point là *toute la queſtion*; & la *quantité* de la taxe n'était pas un objet pour le Miniſtère ou pour les Américains. Il y avait un principe dont la taxe ne faiſait qu'une partie & dont la quantité formait une portion encore plus petite; ce principe fut la baſe ſur laquelle porta toute l'oppoſition de l'Amérique.

La taxe ſur le thé, à laquelle on fait alluſion ici, n'était, après tout, qu'une épreuve ſur laquelle on voulait établir la pratique de la loi déclaratoire; & que l'on devait décorer du titre ſpécieux de ſuprématie univerſelle du Parlement.

Ainſi toute la queſtion avec l'Amérique, au commencement de la diſpute, était : ſerons-nous liés dans tous les cas quelconques par le Parlement Britannique, ou ne le ſerons-nous pas? Car la ſoumiſſion pour le Thé ou un bill de taxation, impliquait une reconnaiſſance de l'acte déclaratoire où, en d'autres termes, de la ſuprématie univerſelle du Parlement; mais, comme ils n'étaient pas dans l'intention de s'y ſoumettre, il devenait néceſſaire de s'y oppoſer dans le premier moment de l'exécution.

Il eſt probable que l'Hiſtorien aura été induit dans cette mépriſe, en parcourant des morceaux détachés de quelques Gazettes Américaines; car, dans un cas où tous étaient intéreſſés, chacun avait droit de donner ſon opinion; & dans le grand nombre, pluſieurs, avec les meilleures intentions, ne firent pas le meilleur choix, & ne s'arrêterent pas au vrai principe qui devait ſervir de baſe à leur cauſe. Une impulſion générale leur fit croire qu'ils avaient épouſé la bonne,

ſans qu'ils fuſſent en état de ſéparer, d'analiſer & d'arranger les matériaux de leur procès.

Je ſens quelque répugnance à diſſéquer trop minutieuſement ce paſſage extraordinaire de l'Hiſtorien; je ne voudrais pas paraître le traiter avec trop de rigueur; autrement je pourrais montrer qu'il ne contient pas une ſeule aſſertion qui ſoit fondée : par exempl , faire revivre un vieux acte du Roi Henri VIII, pour l'adapter aux Américains, & s'en autoriſer pour ſe ſaiſir de leurs perſonnes & les tranſporter en Angleterre afin de leur faire ſubir un empriſonnement & un jugement ſur de prétendus délits, c'était, dans le ſens odieux de ces mots, *les arracher, par des ordres arbitraires du Parlement, des bras de leurs familles & de leurs amis, & les traîner dans des cachots non-ſeulement horribles, mais éloignés.* Cet acte fut cependant dreſſé quelques années avant que les hoſtilités éclataſſent. D'ailleurs, ſi le ſang des martirs ou des citoyens n'avait pas ruiſſelé ſur les échafauds, il avait coulé dans les rues : on connaît le maſſacre des habitans de Boſton par la ſoldateſque Britannique en 1770.

Si l'Hiſtorien ſe fût borné à dire que les cauſes qui produiſirent la révolution Américaine, étaient originairement *dif-*

férentes de celles qui ont fait naître des révolutions dans d'autres parties du globe, il aurait parlé juſte. On y connaiſſait à fond la valeur & la qualité du Gouvernement & la dignité de l'homme; & c'eſt l'attachement des Américains à ces principes qui produiſirent la révolution par une conſéquence naturelle & preſque inévitable. Ils n'avaient pas de maiſon particuliere à établir ou à détrôner. Aucune conſidération perſonnelle n'altérait la bonté de leur cauſe. Ils ſe donnaient la main l'un à l'autre dans leurs efforts. Ils ne procéderent que par degrés, & à meſure qu'ils ſe ſentirent preſſés par le deſpotiſme impérieux & infatigable de la Grande-Brétagne. Et même, dans leur dernier acte, celui de ſe déclarer indépendans, peu s'en eſt fallu, qu'il *ne vînt trop tard*; car s'il n'eût pas été fait exactement au tems où il le fut, je ne vois pas dans les affaires qui ſuivirent, d'époque où l'on eût pu le publier avec le même effet, & peut-être ne l'eût-il pas été du tout.

Mais ce fondement ayant été jetté avant les grands revers de fortune, ſavoir, avant les opérations de la funeſte campagne de 1776, leur honneur, leur intérêt, tout enfin les appellait hautement à les maintenir; & ce feu de l'ame, cette énergie du cœur qu'inſpire la perſpective

de l'indépendance, même dans le lointain, les excitaient & les ſoutenaient dans leurs eſpérances, dans leurs réſolutions, & dans leur conduite, & leur inſpiraient des ſentimens qu'ils n'auraient jamais connus dans un état de dépendance. Ils voyaient devant eux des jours plus heureux & des ſcenes de repos; leurs travaux dans les campagnes étaient allégés par la contemplation du nouveau ſiſtême qu'ils venaient de ſe créer.

Si, d'un autre côté, nous jettons les yeux ſur le rôle que la Grande-Brétagne a joué, nous y trouverons tout ce qui doit faire rougir une nation; on y voit les indignités les plus groſſieres, accompagnées de cette eſpece de hauteur qui diſtingue un Héros des Halles d'avec le grand-homme; oui, c'eſt autant par ſes mauvais procédés que par ſes injuſtices, que l'Angleterre a perdu les Colonies. Si ſon iniquité choqua leurs principes, ſes indécentes groſſiéretés les porterent à la fureur; & le ſouvenir doit en reſter pour apprendre éternellement à l'univers combien il eſt néceſſaire d'employer les bons procédés dans les affaires du gouvernement. En un mot, d'autres révolutions ont pu prendre naiſſance dans le caprice ou dans l'ambition; mais ici, s'il eſt permis de parler ainſi, *l'humilité la*

plus rampante était pouſſée au déſeſpoir, & *l'enfant ouvrant les yeux à la lumiere*, forcé de répandre des larmes.

Singularités qui diſtinguent la Révolution Américaine de toutes les autres.

Il a fallu des cauſes peu communes pour produire une union auſſi étendue, auſſi continue, auſſi ferme, une patience auſſi longue. Il faut qu'il y ait eu quelque choſe capable de bouleverſer le fond même de l'ame, & de l'armer d'une force inébranlable. Envain chercherait-on dans les révolutions des ſiecles antérieurs des exemples qu'on puiſſe comparer aux cauſes qui produiſirent celle-ci. L'origine, les progrès, l'objet, les conſéquences, & même les hommes, leur maniere de penſer, les circonſtances du pays, tout eſt différent. Les révolutions chez les autres peuples ne ſont guere que l'hiſtoire de leurs querelles; ce ne ſont que des perſonnages importans qui jouent des rôles ſur la ſcene des événemens; le gros de la nation eſt perdu dans la maſſe des affaires générales; il n'occupe qu'un rang ordinaire; & quand le chef du parti triomphant eſt entré en pouvoir, la multitude en proie à la dévaſtation n'oſe

parler que par des gémiſſemens. Peu de ces révolutions ont été ſuivies de réformes, ſoit dans le gouvernement, ſoit dans les mœurs; pluſieurs même ont amené à leur ſuite la corruption la plus infâme. Le triomphe d'une part & les ſouffrances de l'autre, voilà les ſeuls événemens qui ont marqué ces révolutions. Les tourmens, les proſcriptions, la mort; voilà les ſpectacles qu'on a offerts au genre humain, juſqu'à ce que la compaſſion, la plus belle qualité du cœur, eût été abſolument étouffée, & que l'œil accoutumé à des ſcenes barbares, eût pu les enviſager ſans en être bleſſé.

Mais comme la révolution actuelle différait par les principes de celles qui l'avaient précédée, la conduite de l'Amérique a différé également dans le gouvernement & la guerre. Ni les coups accablans de l'infortune, ni la main ſanglante de la vengeance n'ont encore imprimé la moindre tache à ſa réputation. Ses victoires ont acquis un nouvel éclat par la douceur avec laquelle elle en a uſé; & l'on a laiſſé dormir ſes loix, lorſqu'on aurait eu tout droit d'employer leur glaive. La guerre, qui eſt un métier ailleurs, n'a été là que l'enfant de la néceſſité; & quand cette néceſſité diſparaîtra, ſes propres enne-

mis ſeront obligés d'avouer qu'ayant tiré l'épée pour une juſte défenſe, elle l'a dégainé ſans reſſentiment, & s'en eſt ſervie ſans cruauté.

Motifs apparens du Cabinet Britannique en provoquant les Américains.

COMME mon deſſein n'eſt pas d'étendre ces remarques en récits hiſtoriques, je laiſſerai là ce paſſage de l'Hiſtorien, & ferai ſeulement une obſervation que je ne pourrai m'empêcher de croire juſte, juſqu'à ce que j'aie trouvé des raiſons qui me perſuadent du contraire; c'eſt que le Cabinet Britannique avait adopté pour ſiſtême d'entrer en querelle avec l'Amérique à tout événement.

Les Membres qui compoſent le Cabinet ne doutaient pas du ſuccès, ſi jamais la choſe pouvait être commiſe au ſort d'une bataille: ils attendaient d'une conquête ce qu'ils ne pouvaient ni propoſer avec décence, ni eſpérer de la voie des négociations. Les chartes & les conſtitutions des Colonies leur faiſaient beaucoup d'ombrage; leurs progrès rapides en établiſſemens & en population, s'offraient à leurs yeux ſous l'aſpect déſagréable de moyens naturels &

& propres à l'indépendance. Ils n'appercevaient d'autre expédient pour les retenir ſous un joug qui s'échappait, qu'en les aſſujettiſſant à propos. Une conquête leur aurait procuré & la domination du peuple & la propriété des terres; ils auraient acquis les fonds & les rentes. Tous les embarras du Gouvernement auraient ceſſé par une victoire; elle aurait mis fin aux remontrances & aux débats. L'expérience acquiſe par l'acte du Timbre leur avait appris à quereller à la faveur des prétextes & des convenances; ils n'avaient qu'à reſſuſciter cette ſcene & remuer la diſpute. Ils eſpéraient une rebellion; & ils la firent naître. Ils attendaient une déclaration d'indépendance; ils ne furent pas trompés dans cette attente. Après tout cela, ils comptaient ſur des triomphes certains; mais c'eſt alors qu'ils furent trompés; ils n'eſſuyerent que des défaites. Si l'on convient que telle a été la cauſe qui a produit la querelle, toutes les parties de la conduite du Miniſtere Britannique s'accordent dès-lors avec le commencement de la diſpute; enfin arriva la ſignature du traité d'alliance avec la France; mais alors la conquête devenant douteuſe, on eut recours aux négocia-

tions ; & c'eſt ſur quoi l'on fut encore trompé.

Quoique l'Auteur de la Révolution Américaine poſſede & développe les grandes qualités de l'éloquence, & qu'il ait la ſublimité du ſtile & du langage ; il s'en faut beaucoup que les qualités de l'Hiſtorien répondent à celles de l'Ecrivain. Les faits qu'il expoſe ſont amenés ſans ordre & narrés ſans chaleur. Ils n'intéreſſent ni n'inſtruiſent le lecteur. Pluſieurs ſont erronés, & la plupart obſcurs ou mutilés. C'eſt certainement un embelliſſement utile dans l'hiſtoire que d'y fondre des maximes & des réflexions. Ils ſervent à varier agréablement le ſtyle & le ton ; mais il eſt abſolument néceſſaire qu'on ne perde pas de vue la ſource d'où ils doivent émaner, ni les fondemens ſur leſquels ils doivent poſer ; & c'eſt ce qu'on n'a pas obſervé dans cet ouvrage. L'Hiſtorien précipite la narration des événemens, comme s'il cherchait à s'en débarraſſer le plutôt poſſible, pour ſe hâter d'entrer dans le champ plus vaſte de l'éloquence & de l'imagination.

Narration des actions mémorables de Trenton & de Prince-ton, qui changerent toute la face des Affaires en Amérique.

LES combats de Trenton & de Prince-ton dans le New-Jerſey aux mois de Décembre 1776 & de Janvier 1777, époque pendant laquelle le deſtin de l'Amérique paraiſſait dans un état chancelant & douteux, combats dont les ſuites furent de la derniere importance, ſont renfermés dans un ſeul paragraphe, faiblement deſſiné & ſans aucun tableau de perſonnages, de circonſtances & de deſcription.

» Le 25 Décembre, » dit l'Hiſtorien ; « les Américains traverſent la » Delaware, fondent inopinément ſur » Trenton, occupé par quinze cens des » douze mille Heſſois ſi lâchement ven- » dus à la Grande-Brétagne par leur » avare maître. Ce Corps eſt maſſacré, » pris ou diſperſé tout entier. Huit » jours après, trois régimens Anglais » ſont également chaſſés de Prince- » ton ; mais après avoir mieux ſou- » tenu leur réputation que les troupes » étrangeres à leur ſolde. »

Voilà tout ce que l'on dit ſur ces

deux événemens ſi intéreſſans. L'hiſtorien les a fait précéder par deux ou trois pages des opérations militaires des deux armées, depuis le départ du Général Howe d'Halifax, pour New-Yorck, afin d'y prendre les immenſes renforts de Troupes Britanniques & autres que l'Amiral ſon frere lui amenait d'Angleterre. Mais dans ce récit on trouve tant d'erreurs & d'omiſſions qu'il ne faudrait pas ſe borner à une lettre, mais écrire une Hiſtoire, pour les relever. L'action de Long-Iſland eſt à peine indiquée; & les opérations militaires aux Plaines-Blanches (White-plains) ſont abſolument oubliées. Il ne dit pas un mot non plus, ni de l'attaque & de la perte du fort Washington avec une garniſon de deux mille cinq cens hommes, ni de l'évacuation précipitée du fort Lée, qui fut la ſuite de cette perte : ces deux échecs furent cependant en grande partie la cauſe de la retraite à travers les Jerſeys juſqu'à la Delaware, marche d'environ quatre vingt-dix milles. On ne décrit pas non plus la maniere dont ſe fit cette retraite. Elle devait cependant être accompagnée de bien des circonſtances intéreſſantes, vu la ſaiſon de l'année, vu la nature du pays, & la proximité des deux ar-

mées, quelquefois à la vue & à la portée du canon l'une de l'autre, l'arriere-garde de l'une étant occupée à rompre les ponts pendant que l'avant-garde de l'autre les relevait.

C'était une époque de calamités; c'était une criſe de danger plutôt qu'un tems d'eſpoir. Il n'eſt pas facile d'en faire une deſcription fidele; & même les acteurs qui ont joué un rôle dans cette ſcene, ne ſavent comment ils en ont échappé; ils ſeraient embarraſſés de rendre raiſon de cette énergie d'eſprit & de cette chaleur d'ame, avec laquelle ils réſiſterent à toute la force de ces revers accumulés.

L'on eſpérait que le tems pour lequel l'armée était enrôlée, prolongerait tellement la campagne dans l'hiver, que les rigueurs de la ſaiſon & le mauvais état des chemins préviendraient toute opération importante de l'ennemi, juſqu'à ce qu'il pût lever une autre armée pour l'année ſuivante. Je rappelle cette circonſtance, afin d'expoſer à l'attention des Hiſtoriens futurs, que les mouvemens de l'armée Américaine, juſqu'au tems de l'attaque du Poſte des Heſſois à Trenton, le 26 Décembre, doivent-être conſidérés comme n'ayant eu d'autre but que de gagner du tems &

de conſumer la campagne, ſous tous les déſavantages d'une force inégale, avec auſſi peu d'inconvéniens qu'il ſerait poſſible.

Mais la perte de la garniſon du fort Washington le 16 Novembre, & l'abandon d'une partie conſidérable de la milice, dès le 30 du même mois, qui ne devait pas tarder à être ſuivi, chaque jour, de pluſieurs autres dont les termes étaient près d'expirer, rendaient la retraite le ſeul parti qu'il y eût à prendre. Ajoutez à ces circonſtances la condition déſeſpérante du peu qui reſtait; car la garniſon du fort Lée où ſe trouvait preſque tout ce qui compoſait cette retraite, avait été obligée de l'abandonner avec tant de précipitation, qu'y ayant laiſſé toutes les proviſions & le bagage, elle ſe trouvait ſans tentes, ſans linge, ſans aucun autre uſtencile pour apprêter ce dont elle avait beſoin, que ce qu'elle pouvait trouver en chemin. C'eſt dans cette ſituation que ces Troupes exécuterent une marche d'environ quatre-vingt dix milles, où elles eurent l'adreſſe & la politique d'employer dix-neuf jours.

Dans cette tournure ſubite & imprévue des affaires, le pays fut à l'inſtant jetté dans la derniere confuſion. L'en-

nemi avait pénétré dans le cœur du pays, ſans qu'on eût d'armée à lui oppoſer. Il n'y avait de ſecours à attendre que des offres volontaires des Habitans. Tout dépendait de la volonté, & chaque homme n'avait de guide que lui même.

Ce fut dans cette ſituation des affaires, également propre à conſterner & à porter au déſeſpoir, que le rentier, le marchand, le cultivateur, l'ouvrier & le laboureur, abandonnerent, comme de concert, toutes les commodités domeſtiques, pour endoſſer l'armure militaire, & ne craignirent pas de s'offrir comme ſimples ſoldats pour affronter les rigueurs d'une campagne d'hiver. L'idée ſi judicieuſe de prolonger la retraite, donna le tems aux volontaires de venir renforcer & joindre le Général Washington ſur la Delaware.

L'Hiſtorien ſe trompe également en diſant que l'Armée Américaine tomba par *accident* ſur Trenton. C'était au contraire l'objet pour lequel Washington traverſa la Delaware, dans l'épaiſſeur de la nuit & dans les horreurs d'une tempête, de la neige & des glaces, auſſi repaſſa-t-il cette riviere avec ſes priſonniers, immédiatement après avoir frappé ſon coup. Ce projet même n'avait pas été un ſecret pour l'ennemi; il en avait eu vent par une

lettre d'un Officier Britannique de Princeton au Colonel Rolle (1) qui commandait les Heſſois à Trenton; & cette lettre fut enſuite trouvée par les Américains. Le Poſte ne laiſſa pas d'être abſolument ſurpris. Une circonſtance légere qui paraiſſait une méprife de la part des Américains, fit commettre au parti commandé par Rhall une méprife réelle qui eut de grandes conſéquences.

Voici le cas. Un détachement de vingt à trente Américains qui occupait un poſte à quelques milles au deſſus, avait été envoyé au de-là de la riviere, par un Officier qui n'était pas dans le ſecret de l'attaque; ce détachement fut rencontré la nuit par un corps de Heſſois chargés de prévenir le coup: c'était la nuit de Noël; les Américains furent répouſſés. Rien autre ne paraiſſant, & les Heſſois, ayant pris ce détachement pour celui qui devait exécuter l'entrepriſe, crurent l'avoir fait échouer; dans cette idée ils revinrent dans leurs quartiers; de ſorte qu'un incident qui pouvait cauſer une alarme & faire tomber les Américains dans une embuſcade, ne ſervit qu'à prévenir l'effet

(1) Le véritable nom eſt ſans doute Rhall, ainſi qu'on le trouve dans les campagnes militaires du Général Howe, imprimées chez Bennet & Hake à Rotterdam. *Note du Traducteur.*

d'une intelligence dangereuſe & à favoriſer le ſuccès de l'entrepriſe. Dès la pointe du jour le Général Washington entre dans la place, & après une courte oppoſition, s'en rend maître avec plus de neuf cens priſonniers (1).

(1) Comparez ce récit à celui du Général Howe dans ſon *Compte rendu*. Le Colonel Donop, dit-il, qui commandait les deux poſtes (de Trenton & de Prince-ton,) était parfaitement ſatisfait de ſa ſituation, ainſi que le Colonel Rhall. Tous deux furent informés à tems de l'attaque projettée; le nombre des ennemis, ſuivant des informations plauſibles, ne montait pas à plus de trois mille; & ſi le Colonel Rhall eût ſuivi l'ordre que je lui envoyai d'élever des redoutes, je ſuis aſſuré que ſon poſte n'eût pas été pris.

La poſſeſſion de Trenton était d'une grande importance. Si nous l'avions conſervé, nous aurions couvert la plus grande partie du pays à l'Eſt de Prince-ton, y compris tout le Comté de Monmouth, où j'avais raiſon de croire qu'il y avait beaucoup d'habitans fideles : nous aurions encore été ſi près de Philadelphie, que nous aurions ſans doute pû nous en emparer pendant l'hyver : j'avoue cependant que j'avais bien des raiſons de douter ſi ces meſures euſſent encore été convenables dans ce tems-là. *Voyez le Compte rendu du Général Howe.*

Le Général Grant, dit un autre Ecrivain, ayant eu vent que le Général Washington était dans le deſſein d'attaquer Trenton, au lieu de faire avancer l'infanterie vers Prince-ton, envoya ſeulement vingt chevaux & vingt-quatre hommes d'infanterie à Trenton le jour précédent. Le Colonel Rhall voyant que le Général prenaît ſi peu de précaution, ne crut pas que les informations fuſſent vraies, il s'enivra comme à ſon ordinaire, &c.

Les conſéquences furent naturellement telles qu'on devait les attendre. Il ſuffit de dire que cette poignée

Cette combinaiſon de circonſtances équivoques, tombant avec ce que l'Hiſtorien appelle le *vaſte empire du hazard*, aurait ouvert un ample champ à la penſée ; & j'aurais deſiré qu'il en eût été inſtruit, afin d'y employer ces réflexions fines qui caractériſent cet écrivain.

Mais l'action de Prince-ton fut accompagnée de circonſtances encore plus embarraſſantes, & ſuivie de conſéquences encore plus extraordinaires. Les Américains, frappant alors un coup de maître, dérangerent & bouleverſerent non-ſeulement tous les plans des Anglais, dans le moment où ils ſe propoſaient d'en venir à l'exécution ; mais ils repouſſerent de leurs poſtes l'ennemi qu'ils n'étaient pas en état de chaſſer, & l'obligerent à fermer la campagne.

Cette circonſtance eſt un phénomene de tactique. Ceux qui ne ſavent que la guerre qui ſe fait en Europe auraient

de miſérables bandits que, peu de jours auparavant, nous avions laiſſé échapper de nos mains, retomba ſur notre armée victorieuſe, & qu'en deux ou trois actions heureuſes, ils en détruiſirent la moitié, en nous obligeant d'abandonner tous nos poſtes de Jerſey, excepté Amboy & Brunſwich, & un Régiment enmagaſiné dans quelques maiſons de Bonkam-Ton pour tenir la communication ouverte. Voyez *Matters of Fact*. Ainſi les Anglais eux-mêmes regardent ces deux actions comme des événemens déciſifs. *Note du Traducteur.*

peine à s'en former une idée; j'en vais donc raconter les principaux traits; ils pourront ſervir à prévenir l'erreur des hiſtoriens futurs, & à garantir de l'oubli une ſcene brillante de bravoure militaire.

Immédiatement après la ſurpriſe des Heſſois à Trenton, le Général Washington repaſſa la Delaware; cette riviere a de largeur, dans cet endroit, environ trois quarts de mille. (un quart de lieue) Il reprit ſon ancien poſte du côté de Penſylvanie. Trenton reſtait dégarni, & l'ennemi était poſté à Prince-ton, à la diſtance de douze milles, ſur la route qui conduit à New-York. Le tems devenait fort rigoureux; comme il n'y avait que peu de maiſons près de la rive où le Général Washington avait établi ſon poſte, la plus grande partie de ſon armée reſtait dans les bois & dans les campagnes. Cette circonſtance & quelques autres firent naître l'idée de repaſſer la Delaware & de prendre poſſeſſion de Trenton. C'était certainement une entrepriſe hazardeuſe; elle paraiſſait indiquer quelque défiance, ſurtout quand l'on conſidere la terreur panique que la perte du poſte des Heſſois avait cauſée à l'ennemi. Mais, afin de donner une juſte idée de cette affaire, je décrirai la place même.

Trenton eſt ſitué ſur un terrein qui s'é-

leve à environ un quart de lieue de la Delaware, ſur la rive orientale du Jerſey : il eſt coupé en deux par une petite crique ou ruiſſeau, où il coule aſſez d'eau pour faire tourner un moulin qui s'y trouve; après quoi il ſe décharge, en formant à peu près deux angles droits, dans la Delaware. Le bras ſupérieur qui eſt au Nord-Eſt contient environ ſoixante & dix à quatre-vingt maiſons, & le bras inférieur environ quarante à cinquante. Le terrein de chaque côté de la crique, ſur lequel ſont ſituées les maiſons, va également en éminence; & les deux bras ſont, à l'égard l'un de l'autre, dans une poſition qui flatte beaucoup l'œil, ayant la crique entre deux, ſur laquelle eſt un petit pont de pierre qui n'a qu'une arche.

Le Général Washington eut à peine pris ſon poſte dans ce lieu, avant même que les différens partis de milice qu'il avait détachés ou qui étaient encore en route fuſſent raſſemblés; que les Brétons, laiſſant derriere eux une forte garniſon à Prince-ton, firent une marche ſubite & entrerent à Trenton par le quartier ſupérieur ou Nord-Eſt. Un parti d'Américains engagea une eſcarmouche avec l'avant-garde Britannique, pour donner le tems d'enlever les mu-

nitions & les bagages, & de profiter du pont pour ſe retirer.

En peu de tems les Brétons ſe virent maîtres d'une moitié de la place, & le Général Washington de l'autre ; il n'y avait que la crique qui ſéparât les deux armées. Jamais ſituation ne fut plus délicate, & ſi jamais le deſtin de l'Amérique dépendit de l'événement d'une journée, c'était là le moment critique. La Delaware charriait des maſſes énormes de glace; on ne pouvait plus la traverſer ; toute retraite en Penſylvanie était coupée ; il n'était d'ailleurs guere poſſible de paſſer à la vue de l'ennemi, un fleuve de cette largeur. Les chemins étaient rompus, hériſſés de glaces ; & la grande route était occupée par l'ennemi.

Vers les quatre heures, un détachement Britannique s'approcha du pont, dans le deſſein de s'en emparer; mais il fut repouſſé. Dès-lors, il n'oſa plus former d'entrepriſe, quoiqu'on puiſſe traverſer la crique à tout autre endroit entre le pont & la Delaware. Elle coule dans un lit naturellement raboteux & irrégulier, qu'une perſonne peut franchir aiſément, le courant étant rapide & creux. Le ſoir approchait, & les Brétons croyant qu'ils avaient tous les avantages qu'ils pouvaient deſirer &

qu'ils pouvaient en tirer parti, quand bon leur ſemblerait, ne jugerent pas devoir pouſſer les opérations plus loin, & ſe préparerent à tenter l'attaque le lendemain matin.

Mais ce lendemain ouvrit une ſcene auſſi brillante qu'inattendue. Les Bretons étaient ſous les armes & prêts à marcher pour l'action, lorſqu'un ſoldat de leur cavalerie légere arriva de Prince-ton à bride abattue dans les rues de Trenton. Il apportait pour nouvelle que le Général Washington avait déja attaqué ce matin même, & emporté le poſte Britannique de Prince-ton, & qu'il était en marche pour enlever le Magazin de Brunſwich : à cette nouvelle les Brétons qui s'élancaient déja pour fondre ſur le champ évacué des Américains, tournent en arriere & dans un accès de conſternation ils marchent vers Prince-ton.

Cette retraite eſt un de ces événemens extraordinaires, que les ſiecles futurs ſeraient tentés de regarder comme une fable. On croira difficilement que deux armées, dont les mouvemens étaient près de produire des événemens d'une ſi grande conſéquence, fuſſent renfermées dans une eſpace auſſi reſſerré que Trenton ; & que l'une des

deux, à la veille d'un engagement, lorſque toutes les oreilles doivent être ouvertes, & qu'on fait une garde ſi exacte, ait abandonné complettement ſon poſte, avec tout ſon bagage & ſon artillerie, ſans que l'autre s'en fût apperçue, ſans même qu'elle eût eu des ſoupçons. Les Brétons furent déçus au point qu'au bruit du canon & de la mouſqueterie, entendue de Prince-ton, ils crurent que c'était le tonnerre, quoiqu'on fut dans le cœur de l'hiver.

Le Général Washington, afin de mieux couvrir & maſquer ſa retraite de Trenton, avait fait allumer des feux au front de ſon champ, en forme de ligne. Ces feux ſervirent non-ſeulement à faire croire qu'on allait ſe repoſer; mais, en prolongeant cette erreur, ils cacherent effectivement aux Anglais tout ce qui ſe faiſait derriere; car la flamme n'a pas plus de tranſparence qu'une muraille; on ne peut voir à travers; & l'on peut dire de cette ruſe qu'elle fut une colomne de feu pour une des armées, & une colomne d'obſcurité pour l'autre: les choſes ainſi diſpoſées, les Américains firent une marche circulaire d'environ dix-huit milles (ſix lieues) pour atteindre Princeton qu'ils ſe trouverent en état d'attaquer le lendemain à la pointe du jour.

Le nombre des priſonniers fut d'environ deux à trois cens, avec leſquels Washington ſe retira à l'inſtant. L'avant-garde de l'armée Britannique arriva de Trenton à Prince-ton, environ une heure après que les Américains l'eurent abandonné. Ces derniers continuerent leur marche toute la journée; ils arriverent le ſoir dans un poſte commode, loin de la grande route qui conduit à Brunſwich & à environ treize milles de Princeton. Mais ils étaient dans un tel épuiſement, après un ſervice continuel & non interrompu & une fatigue de deux jours & d'une nuit, d'action en action, ſans abri, ſans preſque aucun rafraîchiſſement, qu'ils s'eſtimerent heureux de pouvoir ſe repoſer ſur la terre encore glacée, ſans autre couvert que le ciel. C'eſt ainſi qu'à la faveur de ces deux avantages, avec des forces peu analogues à la grandeur du projet, les Américains fermerent glorieuſement une campagne, qui, peu de jours auparavant, avait menacé le pays & la bonne cauſe d'une deſtruction totale. L'armée Britannique alarmée pour la sûreté de ſon magaſin de Brunſwich, éloigné de dix-huit milles, ſe hâterent de gagner cette place; ils y arriverent le ſoir; & c'eſt là qu'ils allerent enterrer toute leur chaleur, ſans

ſans rien entreprendre pendant près de cinq mois (1).

(1) Ecoutons ce que penſe Galloway de cet événement : La défaite des Heſſois à Trenton, eut, dit-il, un funeſte effet pour le ſervice Britannique; elle renouvella la terreur; elle encouragea le Congrès à retourner à Philadelphie; elle ranima les eſprits aliénés; elle excita beaucoup de gens à quitter l'armée, & contribua beaucoup à augmenter la milice des rebelles dans la campagne ſuivante. Cependant Washington n'eut cet hyver à Morris-Town jamais plus de 6000 hommes, & les meſures violentes, dont on a fait mention, n'étaient plus praticables. *Note du Traducteur.*

Sur la Dette de l'Amérique & le papier-monnaie.

APRÈS avoir deſſiné les principaux traits de deux actions mémorables, je vais relever de nouvelles erreurs de l'Hiſtorien de la Révolution Américaine. Cet Ecrivain, parlant de notre dette publique & de notre papier-monnaie, s'exprime de la maniere ſuivante.

„ Les métaux, „ dit-il, " qui ſur le „ globe entier répréſentent tous les ob- „ jets de Commerce, ne furent jamais „ abondans dans cette partie du nou- „ veau-monde. Le peu qu'on y en „ voyait, diſparut même aux premieres „ hoſtilités. A ces ſignes d'une conven- „ tion univerſelle, furent ſubſtitués des „ ſignes particuliers à ces contrées. Le „ papier remplaça l'argent. Pour donner „ quelque dignité au nouveau gage, il fut „ entouré d'emblêmes qui devaient con- „ tinuellement rappeler au peuple la „ grandeur de leur entrepriſe; le prix ina- „ préciable de leur liberté, la néceſſité „ d'une perſévérance ſupérieure à toutes „ les infortunes. L'artifice ne réuſſit pas. „ Ces richeſſes idéales furent repouſſées. „ Plus le beſoin obligeait à les multiplier,

» plus leur aviliſſement croiſſait. Le Con-
» grès s'indigna des affronts faits à ſa mon-
» naie ; & il déclara traîtres à la patrie
» tous ceux qui ne la recevraient pas
» comme ils auraient reçu de l'or. »

» Eſt-ce que ce Corps ignorait qu'on
» ne commande pas plus aux eſprits
» qu'aux ſentimens ? Eſt-ce qu'il ne ſen-
» tait pas que, dans la criſe préſente,
» tout citoyen raiſonnable craindrait de
» commettre ſa fortune ? Eſt-ce qu'il ne
» s'appercevait pas qu'à l'origine d'une
» République, il ſe permettait des actes
» d'un deſpotiſme inconnu dans les ré-
» gions même façonnées à la ſervitude ?
» Pouvait-il ſe diſſimuler qu'il puniſſait
» un défaut de confiance, des mêmes ſup-
» plices qu'on aurait à peine mérité par
» la révolte & par la trahiſon ? Le Con-
» grés voyait tout cela, mais le choix des
» moyens lui manquait : ſes feuilles mé-
» priſables & mépriſées étaient réelle-
» ment trente fois au-deſſous de leur va-
» leur originaire, qu'on en fabriquait en-
» core. Le 13 Sept. 1779, il y en eut
» dans le Public pour 799,744,000 liv.
» L'état devait d'ailleurs 188,670,325
» livres, ſans compter les dettes particu-
» lieres à chaque province.

Dans les paſſages que nous venons de citer, l'Hiſtorien parle comme ſi les

Etats-Unis euſſent contracté une dette de plus de quarante millions de livres ſterlings, encore ne fait-il pas mention des dettes particulieres des Etats reſpectifs. Enſuite, parlant du commerce étranger avec l'Amérique il fait entendre ces paroles :

„ Les Etats „ (en Europe) „ vrai-
„ ment commerçans, inſtruits que l'A-
„ mérique Septentrionale avait été ré-
„ duite à contracter des dettes, à l'épo-
„ que même de ſa plus grande proſpéri-
„ té, penſerent judicieuſement que dans
„ ſa détreſſe actuelle elle ne pourrait
„ payer que fort peu de choſe de ce qui
„ lui ſerait apporté. „

Je ſais qu'il doit être extrêmement difficile de faire comprendre, à des étrangers, la nature & les circonſtances de notre papier-monnaie, puiſqu'il eſt tant d'Américains qui n'en comprennent pas eux-mêmes le myſtere. Je pourrais me borner à dire que le ſort de ce papier eſt actuellement déterminé chez nous. On s'eſt accordé à le laiſſer repoſer, avec cette eſpece de reſpect que l'on contracte inſenſiblement pour les choſes inanimées, dont l'on a tiré de longs ſervices. Toutes les pierres du pont qui nous a ſauvés, ſemblent avoir des droits à notre reſpect. Cette derniere était une

pierre angulaire, & ſes avantages ne ſauraient être oubliés. Il y a dans les ames reconnaiſſantes une ſenſibilité qui s'étend aux choſes mêmes auxquelles l'eſtime ne ſaurait être d'aucune utilité, ni le mépris d'aucun préjudice. Au moins cela eſt ainſi; & la plupart des hommes en éprouvent l'effet.

Quand au papier-monnaie, quoique le congrès lui ait aſſigné le nom de Dollar; il n'en a pas toujours eu la valeur de la part de cette aſſemblée. Les Dollars en papier qu'il répandit la premiere année équivalaient à l'or & à l'argent. La ſeconde année, ils valurent moins, la troiſieme, encore moins; ils perdirent ainſi pendant près de cinq ans de leur valeur primitive; à la fin la valeur entiere à laquelle le congrès pouvait apprécier les différentes émiſſions de papier-monnaie, pouvait former un total d'environ dix à douze millions ſterlings.

Il aurait ainſi fallu dix à douze millions ſterlings de taxes pour faire la guerre pendant ces cinq années; & à meſure que ce papier était créé & qu'il perdait en même tems de ſon prix, il n'y eut aucune taxe, ou preſque aucune de quelque valeur; ainſi, l'effet était le même pour le public, ſoit que le diſcrédit lui fît perdre dix à douze millions d'une valeur em-

ployée, ſoit qu'il l'eût payée avec dix à douze millions de taxes : car puiſqu'il s'eſt borné à l'une de ces deux manieres de ſervir l'Etat, l'affaire, examinée ſous une perſpective générale, eſt dès lors indifférente. Ce que l'Hiſtorien regarde comme une dette, n'eſt donc qu'un mot vide de ſens ; elle a été anéantie par le conſentement unanime de tous, en déduiſant, a leurs propres dépens, de la valeur des billets qui circulaient entre eux, une ſomme à peu près égale à la dépenſe de la guerre pendant cinq ans.

Il y a plus. Le papier-monnaie étant actuellement ſupprimé ainſi que ſon aviliſſement, l'or & l'argent ayant pris ſa place, la guerre ſera dès-lors continuée par la voie des taxes, qui coûtera beaucoup moins au public que ce qu'il a perdu par la dépréciation du papier-monnaie; (1) mais en payant la taxe, les citoyens ſont affranchis des inconvéniens du papier-monnaie; ainſi que lorſqu'ils ſouffraient les inconvéniens de ce dernier, ils n'avaient pas le fardeau de la premiere à porter : l'effet ſera à-peu-près le même ;

(1) Il faut obſerver ici qu'un Dollar en papier, avait perdu juſqu'à cinquante-neuf-ſoixantiemes de ſa valeur primitive, de ſorte que ſoixante Dollars en papier n'en valaient plus qu'un en argent; le congrès les a retirés à ce dernier taux & détruits. *Note du Traducteur*.

encore avons-nous gagné en avantages moraux ; car autant la taxation produit la ſageſſe & la frugalité , autant la circulation d'un papier tombé en diſcrédit produiſait la diſſipation & l'inſouciance.

D'ailleurs , ſi la portion des taxes que paye un individu , eſt au-deſſous de ce qu'il a perdu par l'aviliſſement du papier-monnaie , c'eſt une preuve que ce changement eſt un avantage pour lui. Si ſa portion excede ce qu'il a perdu par le papier-monnaie , & qu'il ſoit taxé avec équité , c'eſt une preuve qu'il n'avait pas perdu ſa juſte portion de l'aviliſſement du papier qui devait être également pour lui une taxe réelle.

Il eſt vrai qu'on ne penſa jamais , qu'on ne prévit jamais , que la dette renfermée dans l'émiſſion du papier-monnaie s'éteindrait ainſi d'elle-même ; mais comme , du conſentement unanime & volontaire de tous , elle a eu cet effet , la dette eſt dès-lors payée par ceux qui la devaient.

Peut-être n'a-t-on jamais rien vu qui ait été ſi univerſellement l'ouvrage du peuple que ceci. Le gouvernement n'y trempa nullement. Chacun avilit ſa propre monnaie de ſon propre conſentement ; car tel fut l'effet de l'augmentation de la valeur nominale des effets. Mais ayant par cette réduction éprouvé une perte

égale à ce qu'il aurait payé par la voie des taxes, la juſtice diſtributive veut donc que l'on conſidere la perte qu'il a eſſuyée à raiſon de l'aviliſſement du papier ſur le taux de la taxe de ce tems, & non pas qu'on le taxe après la guerre pour réparer aux dépens d'autres perſonnes ce qui s'était réduit à rien entre ſes mains.

Autre obſervation. L'émiſſion & la circulation du papier-monnaie furent imaginées pour faire la guerre. Il a rempli ſon effet, tant qu'il a duré, ſans que le public ait été aſſujetti à quelque autre charge de conſéquence. Mais ſuppoſer, comme l'ont fait quelques-uns, qu'à la fin de la guerre, ce papier-monnaie devait être converti en or ou en argent, ou qu'il conſerverait la valeur de ces eſpeces, c'était ſuppoſer que nous allions *gagner* deux cens millions de Dollars en *entrant en guerre*, au lieu de *payer* les frais qu'elle occaſionne.

Enfin, ſi, dans les affaires de l'Amérique, il reſtait encore quelque choſe que l'on ne pût comprendre, par rapport à ſon papier-monnaie ou à d'autres circonſtances, que l'on ſe rappelle que c'était ici la guerre du public; que c'était la guerre du peuple, la guerre de la patrie. C'était ſon indépendance qu'il fallait maintenir, ſes propriétés qu'il fallait défendre; ſon

pays qu'il fallait ſauver. Ici le gouvernement, l'armée, le peuple ſont une ſeule & même choſe. Dans d'autres guerres, des Rois peuvent perdre des domaines ou leur trône; mais ici la perte doit tomber ſur la majeſté du peuple, & ſur les propriétés pour le ſalut deſquelles il combat. Tout individu étant perſuadé de cette vérité, il marche au champ de bataille, ou paye ſa portion des taxes, comme ſouverain de ſes propres domaines; & lorſqu'il eſt conquis, c'eſt un Monarque qui tombe.

La Remarque que fait l'Hiſtorien vers la fin du paſſage cité, relativement aux dettes contractées par l'Amérique dans un tems de proſpérité, (voulant parler des tems qui précéderent les hoſtilités) ſert à montrer, quoiqu'il n'en ait pas fait l'application, la grande différence qui ſe trouve entre un peuple indépendant & un peuple qui ne l'eſt pas. Dans un état de dépendance, le commerce de l'Amérique, chargé d'entraves, n'était pas, avec tous les avantages de la paix, en état de ſe former une balance; elle contractait annuellement des dettes. Mais actuellement qu'elle eſt indépendante, elle ne demande pas à ſubſiſter par le crédit, quoiqu'elle ſoit engagée en guerre; ſes magaſins ſont remplis de marchandiſes;

l'or & l'argent ſont devenues les eſpeces courantes du pays. Il ſerait difficile de développer les cauſes de ce phénomene ; mais il exiſte, & les faits ſont encore plus puiſſans que les raiſonnemens.

Comme il eſt probable que cette lettre ſera réimprimée en Europe (1); les remarques jettées ici ſerviront à montrer la folie extrême de la Grande-Brétagne qui plaçait ſes eſpérances de ſuccès dans l'extinction de notre papier-monnaie. Cet eſpoir eſt ſi puéril & ſi ridicule, qu'on ne peut à cet égard, la comparer qu'à un lion affamé qui attend pour proie une toile d'araignée.

(1) L'Auteur ne s'eſt pas trompé dans ſa conjecture ; il s'eſt fait en Angleterre pluſieurs impreſſions de ſon ouvrage ; elles ſe ſont répandues avec une extrême rapidité ; elles n'ont pas peu contribué au changement de langage, de ton & de conduite qu'on a remarqué ſenſiblement depuis peu, dans le cabinet & le peuple. *Note du Traducteur.*

Obſervations ſur les vraies cauſes du refus d'une reconciliation avec l'Angleterre.

APRÈS avoir fait cet expoſé du papier-monnaie, l'Hiſtorien de la Révolution Américaine entre dans l'expoſition de l'état de l'Amérique, durant l'hiver de 1777 & le printems ſuivant. Il termine ſes obſervations en parlant du Traité d'alliance qui fut ſigné en France, & des propoſitions du Miniſtere Britannique, qui furent rejettées en Amérique. Mais, dans la maniere dont l'Hiſtorien a rapporté ces faits, on trouve une erreur importante, où ſont auſſi tombés pluſieurs autres Ecrivains de l'Europe. Aucun d'eux n'a aſſigné la vraie cauſe pour laquelle on rejeta les propoſitions Britanniques. Tous en ont, au contraire, aſſigné une qui eſt fauſſe.

Dans l'hiver de 1777 & le printems ſuivant, le Congrès s'aſſembla à Yorktown en Penſylvanie. Les Anglais, étaient alors en poſſeſſion de Philadelphie. Le Général Waſhington avec ſon armée était campé dans des cabanes à Valley-forge, à ving-cinq milles de-là. Tous ceux qui ſe rapelent cette circonſtance, diſent que l'on fait dans la ſaiſon des

fatigues ; mais non dans un tems de déſeſpoir. L'Hiſtorien, parlant de cette époque & de ſes inconvéniens, s'exprime en ces termes.

„ Une foule de privations, ajoutée „ à tant d'autres fléaux, pouvait faire „ regretter aux Américains leurs ancienne tranquillité, les incliner à un „ raccomodement avec l'Angleterre. „ Envain on avait lié les peuples par „ la foi des ſermens & par l'empire de „ la religion au nouveau gouvernement. „ Envain on avait cherché à les convaincre de l'impoſſibilité de traiter „ ſurement avec une métropole où un „ parlement renverſerait ce qu'un autre parlement aurait établi. Envain „ on les avait menacés de l'éternel reſſentiment d'un ennemi outragé & vindicatif. Il était poſſible que ſes inquiétudes éloignées ne balançaſſent pas „ le poids des maux préſens.

„ Ainſi le penſait le Miniſtere Britannique lorſqu'il envoya dans le Nouveau Monde des agens publics autoriſés à tout offrir, excepté l'indépendance, à ces mêmes Américains, „ dont deux ans auparavant on exigeait „ une ſoumiſſion illimitée. Il n'eſt pas „ ſans vraiſemblance que, quelques mois „ plutôt, ce plan de conciliation aurait

„ produit un rapprochement. Mais à l'é-
„ poque où la Cour de Londres le fit
„ propoſer, il fut rejetté avec hauteur;
„ parce qu'on ne vit dans cette démar-
„ che que de la crainte & de la fai-
„ bleſſe. Les peuples étaient déja raſ-
„ ſurés. Le Congrès, les généraux, les
„ troupes, les hommes adroits ou har-
„ dis, qui dans chaque colonie, s'étoient
„ ſaiſis de l'autorité; tout avait recou-
„ vré ſa premiere audace. C'était l'effet
„ d'un Traité d'amitié & de commerce
„ entre les Etats-Unis & la Cour de
„ Verſailles, ſigné le 6 Février 1778.

Sur ce paſſage de l'Hiſtorien, je ne puis m'empêcher d'obſerver que c'eſt un des points les plus délicats de l'Hiſtoire que de concilier les époques avec les circonſtances; quand on y manque, la narration tombe ſouvent dans des erreurs & dans un cahos ſans fin : on perd tout-à-fait le fil des cauſes & des conſéquences; on les confond avec des objets qui n'y ſont pas liés directement, ou qui n'y ont aucun rapport.

L'Hiſtorien, diſant que les offres du Miniſtere furent rejettées avec dédain, a *raiſon*, quant au *fait*, mais il a *tort* quant au *tems*; & cette erreur du tems l'a fait tomber dans une mépriſe ſur les cauſes.

La ſignature du Traité de Paris le 6 Février 1778, ne pouvait avoir aucun effet ſur les diſpoſitions ou ſur la politique des Amérains, juſqu'à cé qu'il fût *connu en Amérique*. Ainſi quand l'Auteur dit que le refus des offres Britanniques était l'effet du Traité d'Alliance, il veut ſans doute parler de l'alliance *alors connue* en Amérique; mais on ne la connaiſſait pas. Cette erreur ravit non-ſeulement à l'Amérique la réputation que mérite ſon courage inébranlable dans ce tems d'épreuve; mais elle conduit à une ſuppoſition qui lui eſt très-injurieuſe, ſavoir que, ſi elle n'avait pas *connu* ce Traité, les offres auraient été acceptées: le vrai, cependant, c'eſt qu'elle n'avait aucune connaiſſance du Traité dans le tems qu'elle refuſa les offres, & qu'elle ne put ainſi les rejetter ſur ce fondement.

Les propoſitions ou les offres mentionnées ci-deſſus étaient contenues en deux bils propoſés au Parlement Britannique par le Lord North, le 13 Février 1778. Les deux bills furent portés aux ſuffrages des deux Chambres avec une précipitation extraordinaire; avant qu'ils euſſent paſſé par les formalités uſitées dans le Parlement, on en envoya des copies au Lord Howe & au Général Howe, alors à Philadelphie, & tous

deux Commiſſaires pour la paix. Le Général les fit imprimer à Philadelphie. Il en envoya par un pavillon de trêve des copies au Général Washington, pour les faire paſſer au Congrès à York-town, où elles arriverent le 21 Avril 1778. En voilà ſans doute beaucoup ſur l'arrivée de ces bills en Amérique.

Le Congrès, conformément à ſa coutume, nomma de ſon ſein un commité pour examiner ces bills & en faire le rapport. Ce rapport fut donné le lendemain (22 du mois), fut lu, fut adopté à l'unanimité des voix, couché dans les journaux & publié pour l'inſtruction des habitans. Ce rapport doit donc avoir été le refus dont parle l'Hiſtorien; puiſque le Congrès ne donna pas d'autre opinion formelle ſur ces bills & ſur ces propoſitions. Et les Commiſſaires Britanniques ayant fait un nouvel effort, en date du 25 Mai & reçu le 6 Juin à York-town, le Congrès ſe référa immédiatement pour ſa réponſe à ſes réſolutions imprimées du 22 Avril. En voilà ſans doute beaucoup ſur le refus de ces offres.

Enfin, le 2 du mois de Mai, c'eſt-à-dire onze jours après l'événement du ſecond refus, arriva à York-town le Traité entre le Etats-Unis & la France. Juſqu'à ce moment le Congrès n'avait pas d'avis, ni même d'idée, que cette

démarche fût dans un ſi bon train de réuſſite. Mais pour que cette déclaration de ma part ne ſoit pas regardée comme une aſſertion en l'air, je vais l'appuyer ſur des preuves; car il importe infiniment, pour l'honneur & les principes de la révolution, de montrer que jamais l'Amérique, depuis la déclaration d'indépendance, à quelques terribles épreuves qu'elle ait été expoſée, n'a jamais été dans le cas de ſe livrer à l'idée, même la plus éloignée, de céder à la force, à la détreſſe, à l'artifice ou à la perſuaſion. Et cette preuve eſt d'autant plus néceſſaire, que le ſyſtême des Miniſtres Britanniques, alors, auparavant & depuis ce tems, a toujours été de tenir les autres Puiſſances Européennes dans l'idée que l'Amérique était chancelante dans ſes réſolutions & ſa politique, eſpérant par cet artifice de porter atteinte à ſa réputation en Europe & d'affaiblir la confiance que ces Puiſſances, ou quelqu'une d'elles, aurait été portée à lui témoigner.

Dans le tems où ces événemens ſe paſſaient, j'étais Secrétaire dans le Département des Affaires étrangeres pour le Congrès (1). Toutes les lettres *politiques*

(1) Cette circonſtance ajoute un nouveau poids à la vérité des aſſertions de l'Auteur; on voit qu'il était

ques des Commiſſaires Américains paſſaient entre mes mains, & tous les écrits miniſtériels du Congrès émanaient de mon bureau, & bien loin que le Congrès eût quelque connaiſſance de la ſignature du Traité dans le tems qu'il rejeta les offres de la Grande-Bretagne, il n'avait pas même reçu une ligne d'information de ſes Commiſſaires à Paris ſur quelque ſujet que ce fût, depuis plus de douze mois. Peut-être que la perte du port de Philadelphie, le blocus de la navigation de la Delaware, & le danger des mers couvertes de pirates Britanniques contribuerent à cet accident.

Il eſt vrai qu'un paquet parvint à York-town au mois de Janvier précédent; c'était environ trois mois avant l'arrivée du Traité; mais, tout étrange que la choſe puiſſe paraître, il n'en eſt pas moins vrai qu'on en avait enlevé toutes les lettres, avant qu'il fût envoyé dans le vaiſſeau qui l'apportait de France, & qu'on ne trouva à la place que du papier blanc.

Ayant ainſi aſſigné les époques auxquelles les offres des Commiſſaires Britanniques furent d'abord reçues, ainſi que le tems où le Traité d'alliance fut appor-

à portée d'avoir les informations le plus ſûres & les plus fideles. *Note du Traducteur.*

té, ayant auſſi montré que le refus de ces offres était antérieur de onze jours à l'arrivée du Traité, ſans que la moindre connaiſſance de cette circonſtance importante eût pu nous parvenir ; il s'enſuit que le refus doit être uniquement attribué aux ſentimens fixes & invariables des Américains envers l'Ennemi auquel ils faiſaient la guerre & à leur détermination de maintenir leur indépendance juſqu'au dernier effort, & non pas à quelque nouvelle circonſtance encourageante & avantageuſe, dont ils n'avaient & ne pouvaient avoir alors aucune connaiſſance.

On trouve d'ailleurs une vigueur de déciſion & un ton de bravade dans ce refus (que j'infere ici) dont la gloire acquiert le plus grand éclat ; pour avoir éclaté avant que le Traité fût connu : car ce qui n'eſt que bravade dans l'adverſité devient inſulte dans la bonne fortune ; & le Traité donnait à l'Amérique une conſiſtance ſi ferme, que ſi elle eût connu ce Traité, la Réponſe qu'elle fit aux offres Britanniques aurait eu plutôt l'air d'un triomphe que la ſécurité brillante de la fermeté.

En un mot, l'Hiſtorien Philoſophe paraît avoir abſolument confondu les objets ; car au lieu d'attribuer le refus de

ces offres à la connaiſſance du Traité d'alliance, il aurait du attribuer l'origine des propoſitions du cabinet Britannique, à la connaiſſance qu'il avait de cet événement. Dès-lors on conçoit la raiſon pour laquelle on en précipita l'acceptation dans le Parlement & l'envoi en Amérique, avant même qu'ils euſſent été dreſſés en Actes; afin, ſans doute, qu'ils puſſent y arriver avant qu'il y parvînt aucune connaiſſance du Traité : ils réuſſirent en cela; mais ils y eſſuyerent un ſort qu'ils avaient amplement mérité. Que ces bills aient été apportés dans le Parlement Britannique, après la ſignature du Traité entre la France & l'Amérique, c'eſt ce qui eſt prouvé par les dates. Celle du Traité eſt du 6 Février, & celle des Bills eſt du 17 du même mois. Et que la ſignature du Traité fût connue au Parlement quand les bills y furent apportés, c'eſt ce que prouve également un diſcours de l'honorable Charles Fox du 17 Février. Ce membre zélé de l'oppoſition répliquant au Lord North, informa la chambre que le Traité était ſigné & en apela à la connaiſſance même que le Miniſtre avait de ce fait.

Il n'eſt pas inutile de rapporter à cette occaſion comment le Congrès accueillit les propoſitions du Miniſtere Britannique.

La réſolution, datée du 23 Avril 1778, eſt de la teneur ſuivante.

„ Le Comité auquel on avait ren-
„ voyé la lettre du Général en date du
„ 18, contenant certain papier imprimé
„ à Philadelphie, propoſé comme l'Ex-
„ trait d'un Bill déclaratoire des inten-
„ tions du Parlement de la Grande-Bre-
„ tagne, à l'effet *d'exercer* ce qu'il lui
„ plaît d'apeler ſon *droit* d'impoſer des
„ taxes dans ces Etats-Unis; ainſi que
„ l'Extrait d'un Bill pour autoriſer le
„ Roi de la Grande-Bretagne à nommer
„ des Commiſſaires, avec le pouvoir de
„ traiter, de conſulter & de convenir
„ ſur les moyens de calmer certains dé-
„ ſordres dans leſdits Etats-Unis, de-
„ mande la liberté d'obſerver :

„ Que les Emiſſaires de l'Ennemi
„ ayant, inſidieuſement, fait circuler le-
„ dit papier d'une maniere particuliere
„ & clandeſtine, il doit-être au plutôt
„ imprimé pour l'inſtruction du public.

„ Le Comité ne peut pas aſſurer ſi le
„ contenu dudit papier a été dreſſé à Phi-
„ ladelphie ou dans la Grande-Bretagne,
„ encore moins s'il eſt réellement & vrai-
„ ment deſtiné à être porté au Parle-
„ ment de ce Royaume, ou ſi ledit Par-
„ lement veut le revêtir des formalités
„ ordinaires de ſes loix. Il eſt incliné ce-

„ pendant à croire que cela arrivera par
„ les raiſons ſuivantes :

„ 1°. Parce que leur Général a fait
„ quelques faibles efforts pour mettre
„ ſur pied une eſpece de Traité pendant
„ l'hiver paſſé ; quoique, ſoit par une
„ fauſſe idée de ſa dignité & de ſon im-
„ portance, ſoit faute d'informations,
„ ou par quelque autre cauſe, il ne ſe ſoit
„ pas adreſſé à ceux qui ſont inveſtis de
„ l'autorité propre.

„ 2°. Parce qu'il ſuppoſe que l'idée
„ trompeuſe d'une ceſſation d'hoſtilités
„ portera ces Etats à relâcher leurs pré-
„ paratifs de guerre.

„ 3°. Parce que croyant les Améri-
„ cains laſſés de la guerre, ils ſuppoſent
„ que nous accéderons à leurs propoſi-
„ tions pour avoir la paix.

„ 4°. Parce qu'ils imaginent que nos
„ négociations ſeront, ainſi que leurs
„ débats, ſujettes à une influence cor-
„ rompue.

„ 5°. Parce qu'ils attendent de cette
„ démarche les mêmes effets qu'ils atten-
„ daient de celle qu'un de leurs Miniſ-
„ tres jugeait à propos d'apeler ſa *motion*
„ *conciliatoire*, afin d'empêcher par-là des
„ puiſſances étrangeres de donner des
„ ſecours à ces Etats ; afin d'engager
„ par-là leurs propres ſujets à continuer

„ un peu plus longtems la guerre actuel-
„ le, pour détacher quelques eſprits fai-
„ bles en Amérique de la cauſe de la li-
„ berté & de la vertu.

„ 6°. Parce que leur Roi, d'après ce
„ qu'il fait paraître lui-même, a des rai-
„ ſons d'appréhender que ſes flottes &
„ ſes armées, au lieu d'être employées
„ contre les territoires de ces Etats, ſe-
„ ront néceſſaires à la défenſe de ſes
„ propres domaines.

„ 7°. Parce que l'impoſſibilité de ſubju-
„ guer ce pays étant chaque jour, de
„ plus en plus manifeſte, il eſt de leur
„ intérêt de ſe délivrer de la guerre à
„ toutes conditions.

„ Le comité demande la liberté d'ob-
„ ſerver encore qu'en ſuppoſant même
„ que les objets contenus dans ledit pa-
„ pier ſeront réellement portés dans le
„ Regiſtre des ſtatuts Britanniques, ils
„ ne ſerviront qu'à montrer, ſous un
„ point de vue clair, la faibleſſe & la
„ perverſité des Ennemis.

LEURS FAIBLESSE,

„ 1°. Parce qu'ils déclaraient autrefois
„ que non-ſeulement ils avaient le droit
„ de commander les habitans de ces Etats
„ dans tous les cas quelconques, mais

„ auſſi que leſdits habitans devaient, *ab-*
„ *ſolument & ſans conditions*, ſe ſoumettre
„ à l'exercice de ce droit. Et cette ſou-
„ miſſion, ils ont voulu l'exiger à la
„ pointe de l'épée. Ainſi renoncer à cette
„ prétention dans les circonſtances pré-
„ ſentes c'eſt montrer qu'on ſe croit hors
„ d'état de l'obtenir de force.

„ 2°. Parce que leur Prince a juſqu'à
„ préſent rejeté les plus reſpectueuſes
„ requêtes des Repréſentans de l'Amé-
„ rique, qui demandaient à être conſi-
„ dérés comme ſujets, & protégés dans
„ la jouiſſance de la paix, de la liberté &
„ de la ſureté; parce qu'il a hazardé de
„ de leur faire la guerre la plus cruel-
„ le, & employé les ſauvages pour maſ-
„ ſacrer des femmes & des enfans in-
„ nocens. Mais actuellement le même
„ Prince prétend traiter avec les mê-
„ mes ſupplians, & accorder aux ar-
„ mes de l'Amérique ce qu'il refuſait à
„ leurs prieres.

„ 3°. Parce qu'ils ont travaillé conſ-
„ tamment à conquérir ce continent, re-
„ jetant toute idée d'accomodement pro-
„ poſé, ſur la confiance qu'ils avaient
„ dans leurs propres forces; ſur quoi il eſt
„ évident, d'après ce changement dans
„ leur maniere d'attaque, qu'ils ont per-
„ du cette confiance. Et,

„ 4°. Parce que le langage conſtant
„ tenu non-ſeulement par leurs miniſ-
„ tres, mais qui perce auſſi dans les ac-
„ tions les plus publiques & les plus
„ authentiques de la nation, a été, qu'il
„ ne convenait pas à leur dignité de trai-
„ ter avec les Américains, pendant qu'ils
„ avaient les armes en main. Non-obſ-
„ tant cela, ils offrent actuellement de
„ traiter.

„ La Perversité & la Mauvaise-
„ Foi des Ennemis ſe manifeſtent par
„ les conſidérations ſuivantes :

„ 1°. Les Bills à faire paſſer contien-
„ nent une ceſſion directe ou indirecte
„ d'une partie de leurs anciennes pré-
„ tentions, ou ne la contiennent pas.
„ S'ils font cette ceſſion, ils reconnaiſ-
„ ſent donc avoir ſacrifié la vie de beau-
„ coup de braves gens dans une querelle
„ injuſte. S'ils ne la font pas, ces bills
„ ſont donc imaginés pour amener in-
„ ſidieuſement l'Amérique à des con-
„ ditions auxquelles ils n'ont pu la faire
„ conſentir, ni par des argumens avant
„ la guerre, ni par la force depuis.

„ 2°. Le premier de ces *Bills* paraît
„ par le titre une déclaration des *inten-*
„ *tions* du Parlement Britannique, con-
„ cernant l'exercice du *droit d'impoſer des*
„ *Taxes* dans ces Etats. En conſéquence

„ de quoi, ſi ces Etats traitaient d'après
„ ledit Bill, ils reconnaîtraient *indirec-*
„ *tement* ce droit, pour la reconnoiſſan-
„ ce duquel la guerre préſente a été en-
„ trepriſe & pourſuivie de la part de la
„ Grande-Bretagne.

„ 3°. Si l'on acquieſçait à ce droit,
„ prétendu alors, il pourrait-être exercé
„ toutes les fois que le Parlement Britan-
„ nique ſe trouverait dans un *eſprit*, dans
„ des *diſpoſitions* différentes; attendu que
„ c'eſt de telles & telles circonſtances
„ contingentes, que dépendrait le point
„ ſur lequel il réglerait ſes actions ſur ſes
„ *intentions* antérieures.

„ 4°. Ledit premier Bill ne contient
„ dans le fond aucune matiere neuve;
„ c'eſt préciſément la même choſe que la
„ motion mentionnée ci-devant; ainſi il
„ eſt ſujet à toutes les objections qui mi-
„ litent contre ladite motion, excepté
„ les particularités ſuivantes, ſavoir que
„ la motion devait ſuſpendre la taxation
„ actuelle, tant que les Américains ac-
„ corderaient ce que ledit Parlement
„ pourrait juger propre: ſur quoi elle
„ doit être ſuſpendue par le Bill propoſé
„ tant que les Parlemens futurs perſiſte-
„ ront dans le même eſprit que celui d'à
„ préſent.

„ 5°. D'après le ſecond Bill, il paraît

„ que le Roi Britannique peut, s'il lui
„ plaît, établir des Commiſſaires pour
„ *traiter* & pour *convenir* avec ceux qu'il
„ leur plaît, ſur une variété de choſes
„ mentionnées ici. Mais de tels traités,
„ de tels accords ne doivent avoir au-
„ cune valeur ſans le concours dudit Par-
„ lement, excepté autant qu'ils ſe rap-
„ portent à la *ſuſpenſion* d'hoſtilités & de
„ certains de leurs Actes; à la conceſſion
„ des pardons & à l'établiſſement de
„ Gouverneurs dans ces Etats ſouve-
„ rains, libres & indépendans. Sur quoi
„ ledit Parlement s'eſt réſervé, en *pro-*
„ *pres termes*, le pouvoir de mettre de
„ côté de pareils traités, de tirer parti
„ des circonſtances qui pourraient ſurve-
„ nir pour ſoumettre ces continens à ſes
„ uſurpations.

„ 6°. Ledit Bill, en préſentant l'of-
„ fre du pardon, implique quelque choſe
„ de criminel dans votre juſte réſiſtan-
„ ce; & conſéquemment, traiter d'après
„ cette offre impliquerait la reconnaiſ-
„ ſance que les Habitans de ces Etats
„ ont été, comme la Grande-Bretagne
„ l'a déclaré, des *Rebelles*.

„ 7°. Comme ils réclament les Ha-
„ bitans de ces Etats pour leurs ſu-
„ jets, il réſulterait de la nature de la
„ négociation que l'on prétend nouer,

„ que leſdits Habitans feraient enſuite
„ à juſte titre liés par les loix qu'ils
„ feraient ; ſur quoi tout accord ſti-
„ pulé dans une telle négociation pour-
„ rait être révoqué dans la ſuite.

„ 8°. Parce que ledit Bill contient
„ que les Commiſſaires mentionnés pour-
„ ront traiter avec des particuliers, des
„ individus ; démarche extrêmement
„ dérogatoire à la dignité du caractere
„ national.

„ D'après tout cela, il paraît évi-
„ dent à votre Comité que leſdits Bills
„ ſont deſtinés à exciter les eſpérances
„ ou les craintes du bon peuple de ces
„ Etats, afin de faire naître des diviſions
„ parmi eux & une défection de la cauſe
„ commune, qui tire maintenant, par la
„ faveur de la Providence divine, à une
„ heureuſe fin. Qu'ils ſont des conſéquen-
„ ces de ce plan inſidieux qui, du jour
„ de l'acte du Timbre juſqu'à préſent,
„ à plongé ce pays dans des diſputes &
„ des ruiſſeaux de ſang. Et que, dans
„ d'autres cas ainſi que dans celui-ci,
„ quoique les circonſtances puiſſent les
„ forcer dans de certains tems à renoncer
„ à leurs injuſtes prétentions, il n'eſt pas
„ douteux, qu'ils ne veuillent ainſi qu'au-
„ paravant, à la premiere occaſion favo-
„ rable, faire éclater cette ſoif de domi-

„ nation qui a coupé en deux le puiſſant
„ Empire de la Grande-Bretagne.

„ Quant au ſujet en entier, le Comité
„ demande la permiſſion de rapporter que
„ c'eſt ſon opinion que les Américains
„ s'étant unis dans cette périlleuſe que-
„ relle, d'après des principes d'intérêt
„ commun, pour la défenſe des droits &
„ priviléges communs, laquelle union a
„ été cimentée par des calamités com-
„ munes & par une affection & de bons
„ offices réciproques, de ſorte que la
„ grande cauſe où ils ſont engagés & dans
„ laquelle tout le Genre-Humain eſt in-
„ téreſſée, doit avoir ſon ſuccès de la
„ continuation de cette union. D'après
„ quoi tout homme ou tout corps d'hom-
„ mes qui préſumerait de faire une con-
„ vention ou accord partiel & ſéparé
„ avec les Commiſſaires de la Couronne
„ de la Grande-Bretagne ou avec quel-
„ qu'un d'eux doit être conſidéré &
„ traité comme Ennemi ouvert & dé-
„ claré de ces Etats-Unis.

„ Et de plus, votre Comité demande
„ la permiſſion de rapporter qu'il eſt d'a-
„ vis que ces Etats-Unis ne peuvent,
„ convenablement, avoir aucune confé-
„ rence ou négociation avec *aucun* Com-
„ miſſaire de la part de la Grande-Bre-
„ tagne, à moins que, pour Préliminai-

„ res, ils ne retirent leurs flottes & leurs
„ armées, ou qu'en termes poſitifs &
„ exprès ils ne reconnoiſſent l'Indépen-
„ dance deſdits Etats.

„ Et autant que ce paraît être le deſ-
„ ſein de l'Ennemi de ces Etats de les
„ bercer dans une ſécurité fatale, afin
„ qu'il puiſſe agir avec un poids & une
„ importance convenable, c'eſt l'avis du
„ comité que les divers Etats ſoient in-
„ vités à développer les plus vigoureux
„ efforts, pour mettre le plutôt poſſible
„ en campagne leurs quotes reſpectives
„ de Troupes continentales, & que tou-
„ te la milice deſdits Etats ſoit tenue prê-
„ te, afin d'agir comme l'occaſion pourra
„ le requérir.

Voici comment le Congrès répondit à la ſeconde adreſſe des Commiſſaires :

D'York-town, *6 Juin* 1778

„ J'ai eu l'honneur de mettre votre
„ Lettre du 3 de ce mois avec les Actes
„ du Parlement Britannique ſous les
„ yeux du Congrès ; & je ſuis autoriſé à
„ vous avertir, Monſieur, qu'il a déja té-
„ moigné ſes ſentimens ſur ces Bills d'une
„ maniere qui ne differe pas eſſentielle-
„ ment de ces Actes, dans une publica-
„ tion du 22 Avril dernier.

„ Soyez aſſuré, Monſieur, que quand
„ le Roi de la Grande-Bretagne ſera ſé-
„ rieuſement diſpoſé à mettre fin à la
„ guerre cruelle & non provoquée qu'il
„ a hazardée contre les Etats-Unis, le
„ Congrès ſe prêtera de bon cœur aux
„ conditions de paix qui pourront s'ac-
„ corder avec l'honneur de nations in-
„ dépendantes, l'intérêt de leurs comet-
„ tans & les égards ſacrés qu'ils ſont dans
„ l'intention de témoigner pour les trai-
„ tés. "

J'ai l'honneur, d'être, Monſieur,

Votre très-humble &
très-obéiſſant Serviteur
HENRI LAURENS,
Préſident du Congrès.

A ſon Excellence Sir
Henri Clinton à
Philadelphie.

Penſées Morales & Philoſophiques ſur les motifs de l'Union entre la France & l'Amérique.

QUOIQUE je ne ſois pas ſurpris de voir l'Hiſtorien Philoſophe trompé ſur des événemens hiſtoriques, arrivés à une ſi grande diſtance de la ſphere directe de ſes obſervations, j'ai droit de l'être beaucoup, en le voyant ſe tromper (du moins, autant qu'il me paraît) dans la carriere lumineuſe & brillante des réflexions philoſophiques. Ici ce ſont ſes propres matériaux; c'eſt lui qui les a créés; ainſi l'erreur vient de ſon eſprit.

Juſqu'à préſent mes remarques ſe ſont bornées à des faits, à l'ordre dans lequel ils ſe ſont paſſés & aux événemens qu'ils ont fait naître. Sur cet objet ma tâche était faite, ayant été à portée d'avoir de meilleures informations que l'Hiſtorien. Quant aux diſcuſſions ſur des objets de ſentimens & d'opinion contre un adverſaire placé par l'âge, l'expérience & une réputation établie depuis longtems, dans le rang des génies ſupérieurs, je ne me promets pas le même ſuccès; mais comme elles tombent dans le cercle de mes ob-

ſervations, il ne me conviendrait pas de les omettre.

Dans toute cette partie de l'ouvrage de l'Hiſtorien Philoſophe, je trouve diverſes expreſſions qui *par leur cyniſme, me paraiſſent franchir les bornes de la liberté de penſer*; ou qui, du moins, ſont tellement enveloppées qu'elles perdent pluſieurs des qualités brillantes qui diſtinguent les autres parties de cet ouvrage.

L'Auteur, ayant conduit ſon travail juſqu'à l'époque où ſe fit le Traité d'alliance entre la France & les Etats-Unis, hazarde ſes réflexions ſur cet événement.

„ La Philoſophie, „ dit-il, „ dont le „ premier ſentiment eſt le deſir de voir „ tous les gouvernemens juſtes & tous „ les peuples heureux, en portant un „ coup d'œil ſur cette alliance d'une „ monarchie avec un peuple qui défend „ ſa liberté, en chercher le motif. Elle „ voit trop que le bonheur de l'huma- „ nité n'y a point de part.

Peu importe quelle idée conduiſait la plume de l'Hiſtorien Philoſophe, la diſpoſition ou la trempe de ſon eſprit lorſqu'il traçait ces paroles. Cette circonſtance ne ſervirait ni à juſtifier cette penſée, ni à en accréditer la fauſſeté. Eſt-elle vraie, elle n'a pas beſoin d'apologie.

Eſt-

Eſt-elle fauſſe, elle ne mérite aucune indulgence. On l'offre à l'univers comme l'opinion de la Philoſophie, on peut donc l'examiner indépendamment de la perſonne de l'Auteur.

Il ſemble que c'eſt un défaut du génie de ſe livrer ſouvent plus à des objets de curioſité qu'à des ſujets utiles. A moins qu'on ne ſoit conſeiller-privé du deſtin, on trouve toujours quelque choſe à redire. On veut ſavoir les reſſorts, les quoi, les comment de chaque choſe, ſans quoi l'on s'en va mécontent. Eſt-ce un crime, eſt-ce un caprice ſeulement de l'humanité? c'eſt-ce que je n'examinerai pas. Je prendrai le paſſage tel qu'il eſt, & je me contenterai d'y oppoſer mes réflexions.

Ce ne ſont pas tant pour les motifs qui produiſirent l'alliance, que pour les conſéquences qu'elle doit produire, qu'il faut ouvrir la carriere aux réflexions philoſophiques. Les motifs ne peuvent nous initier que dans les autres arides des probabilités, où l'on ne peut apprendre beaucoup; où l'on peut faire des mépriſes ſur tout; mais les conſéquences offrent à l'eſprit un ample & vaſte champ d'évenemens naturels & mille faits heureux avançant en maturité.

Mais l'expreſſion, dans le ſens même

de l'Hiſtorien Philoſophe, renferme une erreur, parce qu'elle aſſure ce qu'il n'eſt donné à aucun mortel d'aſſurer. Quel homme peut dire que le bonheur du genre humain n'*entra pour rien dans les motifs* qui produiſirent l'alliance? Pour être en état de hazarder une pareille aſſertion, il faut avoir lu dans l'ame de toutes les parties contractantes, & découvert que leurs motifs étaient quelque autre choſe.

A meſure que l'indépendance de l'Amérique fut examinée & connue, l'on vit de jour en jour ſe développer & ce qu'elle promettait par ſon heureuſe poſition aux premiers Auteurs, & les avantages nombreux qu'elle offrait au Genre-humain; l'on vit non des avantages éphemeres & bornés à la race préſente, mais des faveurs pour toute la poſtérité; ainſi ces motifs ajoutés à ceux qui précéderent, furent pour l'Amérique des raiſons qui la porterent à propoſer & à adopter le traité d'Alliance, comme le moyen le plus propre & le plus efficace, d'étendre & d'affermir le bonheur général; l'Hiſtorien ſe trompe donc à notre égard.

D'un autre côté la France était dans une poſition bien différente par rapport à l'Amérique. La néceſſité ne la forçait

pas à chercher une amie. Les motifs qui l'engagerent à le devenir portent donc la preuve la plus forte de bonté; & ce qui eſt bon, doit avoir néceſſairement le bien pour objet. En jetant les yeux ſur elle-même, la France voyait dans cet événement une ſuite d'avantages dignes de ſon attention. En poſant des bornes au pouvoir d'une ancienne rivale, ſans chercher à la détruire ni à la jeter dans la détreſſe, elle acquérait des avantages, ſans faire aucun mal; elle ſe donnait une nouvelle amie en s'alliant avec un pays qui était dans l'infortune. Les reſſorts des penſées qui conduiſent à des actions de cette ſorte, toutes politiques qu'ils puiſſent être, ſont cependant d'une eſpece ſalutaire; car, dans toutes les cauſes, bonnes ou mauvaiſes, il eſt néceſſaire que l'eſprit conſerve une aptitude qui le mette en état d'agir d'une maniere analogue à l'objet : comme une mauvaiſe cauſe ne ſaurait être pourſuivie avec un bon motif; une bonne cauſe ne ſaurait avoir longtems pour baſe un motif mauvais, & comme nul homme n'agit ſans motif, dans le préſent cas, des motifs qui ne ſauraient être mauvais, doivent donc être repréſentés comme bons. Mais l'Hiſtorien s'étend ſur une échelle ſi

vaſte, qu'il perd de vue les degrés qui en déterminent la meſure. Pour parler ſans figure, il rejette l'origine du bien, parce que la fin ne vient pas tout d'un coup.

Il eſt vrai que de mauvais motifs peuvent à quelques égards entrer dans le ſoutien d'une bonne cauſe ou dans la pourſuite d'un bon objet; mais cet état des choſes ne ſubſiſte pas longtems; car ou l'objet épure l'eſprit, ou l'eſprit corrompt l'objet; autrement ne pouvant jamais ſe réunir, il arrive une ſciſſion: & ce progrès naturel, quoiqu'inſenſible, d'union ou de débat entre l'eſprit & l'objet eſt la cauſe ſecrete de la fidelité ou de la défection; chaque objet qu'un homme pourſuit eſt alors une eſpece d'idole pour ſon eſprit: ſi les deux ſont bons ou mauvais, l'union eſt naturelle; mais s'ils ſont oppoſés & que l'un ne puiſſe corrompre ou réformer l'autre, l'oppoſition fait naître le dégoût, & la ſéparation s'enſuit.

Quand la cauſe de l'Amérique fit ſa premiere entrée ſur le théâtre de l'Univers, il y en eut pluſieurs qui, ſemblables à des avanturiers, à des coureurs de bonne fortune, briguerent ſon ſervice & lui firent la cour avec toutes ſortes de démonſtrations d'honneur &

d'attachement. Ils exaltaient ſes louanges ; ils étalaient leurs diſpoſitions à la ſervir. Tout retentiſſait de leur ardeur ou de leur courroux. On les eût pris pour des amoureux-fous. Mais hélas ! c'étaient des coureurs de fortune. Leurs attentes étaient vives, mais leurs cœurs étaient froids ; & ne la trouvant pas propre à ſe prêter à leurs vues, ou n'étant pas eux-mêmes réformés par ſon influence, ils rompirent avec elle ; quelques-uns même l'abandonnerent & la trahirent.

Il y en eut d'autres qui la regarderent d'abord avec indifférence & qui, ne connaiſſant pas ſa nature, ſe tinrent quelque tems à l'écart. Ils craignaient que, ſous les apparences trompeuſes de liberté, elle ne cachât le cahos hideux de l'anarchie ou le monſtre horrible de la tyrannie. Ils ne la connaiſſaient pas. Faiſait-on l'éloge de ſon caractere, ils ne s'y oppoſaient pas. Mais ils ne laiſſaient pas de la ſuſpecter ; & quoique nés au milieu d'elle ; elle leur paraiſſait encore étrangere.

Quelques-uns d'eux furent conduits par le hazard, d'autres par la curioſité, à l'appercevoir de loin. Ils hazarderent de jeter un regard ſur elle. Ils ſe ſentirent inclinés à lui parler. L'intimité ſe

fortifia. Enfin les ſoupçons s'évanouirent. Des idées différentes pénétrerent graduellement dans l'eſprit. Comme ils n'étaient mus ni par l'intérêt particulier, ni par des motifs ſordides ou déshonorants, ils furent épris de ſon innocence; & ne ſe laiſſant ni abattre par l'infortune, ni emporter par les ſuccès, ils partagerent avec fidélité les variations de ſa deſtinée.

Cette explication des motifs imaginés par l'Hiſtorien m'a conduit, ſans y penſer, dans une ſphere de raiſonnemens métaphiſiques; mais il n'y avait pas d'avenue qui m'y menât auſſi naturellement. Oppoſer les préſomptions aux préſomptions, les aſſertions aux aſſertions, eſt un genre d'oppoſition qui n'a jamais de fin; & par conſéquent la méthode la plus convenable était de montrer que l'explication donnée par l'Hiſtorien ne s'accordait pas avec les progrès naturels de l'eſprit & l'influence qu'il a ſur les actions humaines. J'abandonnerai donc à préſent ce ſujet; je procéderai à ce que j'ai expoſé auparavant, ſavoir que ce *n'eſt pas tant pour les motifs qui produiſirent l'alliance, que pour les conſéquences qu'elle doit produire, qu'il faut ouvrir la carriere aux réflexions philoſophiques.*

C'eſt une réflexion que j'ai déja faite dans un autre ouvrage, que le cercle de la civiliſation n'eſt pas encore parfait. La réciprocité des beſoins a formé les individus de chaque pays dans une eſpece de ſociété nationale ; & les progrès de la civiliſation ſe ſont arrêtés là. Car il eſt aiſé de voir que les nations, à l'égard l'une de l'autre, (nonobſtant l'idée des loix civiles que chacun explique à ſa fantaiſie) ſont comme des individus dans l'état de nature. Elles ne ſont dirigées par aucun principe fixe, ni gouvernées par aucune loi coactive ; & chacune d'elles fait en ſon particulier ce qu'elle juge à propos ou ce qu'elle peut.

S'il était poſſible que nous euſſions connu le monde, lorſqu'il était dans l'état de barbarie, nous aurions préſumé qu'il n'eût jamais pu prendre le pli de l'ordre où nous les voyons actuellement. L'eſprit, encore brut, était, ſinon plus dur, au moins auſſi dur à la culture dans ſon état individuel, que l'eſprit des hommes l'eſt actuellement dans l'état national. Nous ſommes venus à bout d'unir les individus ; pourquoi deſeſpérerions-nous d'obtenir le même ſuccès ſur les nations ?

Il y a préſentement beaucoup plus d'aptitude dans le Genre-humain pour étendre & perfectionner la civiliſation des nations à l'égard l'une de l'autre, qu'il y en avait lorſqu'il fut queſtion d'unir en ſociété les individus dans l'état de nature. Il eſt en quelque façon plus aiſé de réunir les pieces d'une machine quand elles ſont fabriquées, que de les former de matériaux premiers & bruts. L'état préſent du monde différant extrêmement de ce qu'il était jadis, a donné une tournure différente à l'eſprit humain, au-delà de ce qu'il paraît éprouver. Les beſoins des individus qui donnerent la premiere idée de ſociété, ſont actuellement augmentés par les beſoins réciproques des nations; l'homme eſt actuellement obligé d'aller chercher chez les autres nations ce qu'il cherchait auparavant auprès de lui chez ſon proche voiſin.

Les Belles-Lettres, ce langage de l'univers, ont en quelque maniere lié tout le Genre-humain par une connaiſſance générale, & les progrès qu'elles font, produiſent chaque jour quelque liaiſon nouvelle. Ce lien général met les nations les plus éloignées à même de converſer enſemble; en perdant peu-à-peu l'air gauche d'étranger & le front ombra-

geux du ſoupçon, les peuples divers apprennent à ſe connaître, à s'entendre l'un l'autre. La ſcience qui n'affectionne aucun pays particuliérement, mais qui communique ſes faveurs à tous, a généreuſement ouvert un temple, où tout le monde peut la trouver. Son influence, ſemblable à celle du ſoleil ſur un terrein glacé, a préparé depuis longtems l'eſprit à des cultures plus relevées & à des progrès plus grands. Le Philoſophe d'un pays ne voit pas un ennemi dans le Philoſophe d'un autre. Il prend ſa place dans le temple des ſciences & ne demande pas quel eſt celui qui ſiége à ſes côtés.

Ce n'était pas-là l'état du monde barbare. L'homme avoit alors peu de beſoins, & les objets étaient à ſa portée. Tant qu'il put ſe les procurer, il vécut dans l'état parfait d'une indépendance individuelle; la conſéquence fut qu'il y avait autant de nations que d'individus, chacun étant en guerre avec un autre, pour aſſurer quelque choſe qu'il avait, ou pour obtenir quelque choſe qu'il n'avait pas. Les hommes n'avaient alors ni affaires à ſuivre, ni études pour exercer leur eſprit. Ils partageaient leur tems entre la fatigue & l'oiſiveté. La chaſſe & la guerre étaient leurs principales occupa-

tions, manger & dormir leurs principales jouiſſances.

Les choſes ſont bien changées. La révolution arrivée dans la maniere de vivre a fait qu'il eſt néceſſaire de s'occuper; l'homme trouve actuellement mille choſes à faire dont auparavant il n'avait aucune idée. Au lieu de placer les idées de grandeur dans les exploits groſſiers des ſauvages, il étudie les arts, les ſciences, l'agriculture, le commerce, les qualités d'une éducation polie, les principes de la ſociété & la connaiſſance de la Philoſophie.

Il y a bien des choſes qui, en elles-mêmes, ne ſont ni bonnes, ni mauvaiſes; mais qui produiſent des conſéquences marquées fortement au coin du bon ou du mauvais. Ainſi, le commerce, qui au fond n'eſt rien dans le moral, a influé conſidérablement ſur la tournure de l'eſprit. C'était, dans l'état primitif de nature, le manque d'occupation qui produiſait ce penchant barbare & perpétuel pour la guerre. Le tems paraiſſait d'une longueur inſupportable, faute d'objets pour s'occuper. L'indolence où l'on vivait fourniſſait le tems pour faire du mal; & tous étant également oiſifs & dans des circonſtances égales, il était facile de les irriter & de les engager dans les combats.

Mais les progrès du commerce ont fait naître des circonſtances dont l'étendue eſt à la portée de tous les hommes & fournit à chacun des objets pour penſer & des objets pour s'occuper. Par ce moyen l'attention humaine eſt éloignée méchaniquement des objets qu'offrent un eſprit oiſif & l'état de pareſſe: l'homme commerce avec les mêmes pays auxquels il aurait, dans le premier âge, fait la guerre pour y ravir les productions qu'il n'aurait pas voulu ſe procurer par le travail.

C'eſt ainſi, comme je l'ai obſervé, que l'univers étant eſſentiellement changé par l'influence des ſciences & du commerce, il eſt dans un état plus propre, non-ſeulement pour admettre, mais encore pour deſirer les progrès de la civiliſation. Le principal & preſque le ſeul Ennemi qu'il puiſſe encore rencontrer, eſt le *préjugé*; car il eſt évidemment de l'intérêt du Genre-humain de s'accorder & d'augmenter, autant que poſſible, la ſomme de ſon bonheur. L'univers a ſubi les diviſions d'empires qu'il devait éprouver, les limites de chacun ſont connues & fixées. Le deſir de faire des conquêtes, à l'exemple des Grecs & des Romains, n'exiſte plus; & l'expérience a fait diſparaître l'idée

de faire la guerre pour avoir du butin. En un mot, les motifs des guerres ſont extrêmement diminués; & il n'eſt preſque rien ſur quoi l'on puiſſe quereller, ſi ce n'eſt ſur ce qui vient de ce fléau de la ſociété, le préjugé, & de cette indomptable rudeſſe de caractere qui en eſt la ſuite.

Il y a quelque choſe d'extrêmement curieux dans la nature & les opérations du préjugé. Il a la capacité ſinguliere de ſe prêter à toutes les variations poſſibles de l'eſprit humain. Il n'eſt qu'un petit nombre de paſſions & de vices diſperſés parmi les hommes, & qui ne trouvent que çà & là des eſprits diſpoſés à les recevoir. *Mais le préjugé, ſemblable à l'araignée, étend ſes toiles par tout.* Il n'eſt jamais délicat ſur le choix des lieux; il ne demande que de la place. Il eſt peu de ſituations, à l'exception du feu & de l'eau, où l'araignée ne pût vivre. Semblable à cet inſecte, que l'eſprit ſoit auſſi nud que les murs d'un vieux château vide & abandonné, auſſi ſombre qu'un cachot, ou qu'il ſoit meublé des plus riches ornemens de la penſée; qu'il ſoit chaud, froid, obſcur ou lumineux, iſolé ou vide, le préjugé, à moins qu'on ne lui oppoſe des obſtacles, y viendra tendre des toiles; &,

comme l'araignée, il s'établira dans un lieu qui ne ſemblait offrir aucune pâture. Si l'araignée empoiſonne ſa nourriture en la préparant pour ſon palais & pour ſon uſage, le préjugé en fait autant; & comme pluſieurs de nos paſſions ſont fortement caractériſées dans les différentes eſpeces du regne animal, on peut donner au préjugé le nom d'araignée de l'eſprit.

Remarques ſur l'Alliance entre la France & l'Amérique.

JAMAIS peut-être il n'y eut deux Evénements qui ſe combinerent d'une maniere plus forte & plus intime pour combattre & diſſiper nos préjugés que l'indépendance de l'Amérique & ſon alliance avec la France. Nous en ſentons les effets; & leur influence s'étend déja à l'ancien monde auſſi bien qu'au nouveau. La tournure des idées, la maniere de penſer du peuple, ont éprouvé une révolution encore plus extraordinaire que la révolution politique du pays. Nous voyons avec d'autres yeux, nous entendons avec d'autres oreilles; nous penſons avec d'autres idées que nous ne faiſions auparavant. Nous enviſageons nos anciens préjugés comme s'ils euſſent été les préjugés d'un autre peuple. Nous voyons & connaiſſons actuellement que c'étaient des préjugés & rien autre; & degagés de nos entraves, nous poſſédons une liberté d'eſprit dont nous n'avions aucune idée. Jamais les argumens, tout éloquens qu'ils aient pu être, ni les raiſons les plus ſubtiles n'auraient produit un changement ſi néceſſaire à l'extenſion de

l'eſprit & à la connaiſſance du monde, ſans ces deux événements, la Révolution & l'Alliance.

Si l'Amérique ſe fût détachée peu-à-peu de la Grande-Bretagne, on n'aurait obſervé aucun changement important dans les idées. Les mêmes notions, les mêmes préjugés, les mêmes ſentimens auraient prévalu comme auparavant dans les deux pays; & toujours eſclaves de l'erreur & de l'éducation, ils auraient ſuivi la route battue de l'habitude. Mais remuée par les moyens que l'on ſait par rapport à nous mêmes, à la France & à l'Angleterre, toute la maſſe du cœur s'eſt purgée des ſouillures du poiſon & de la rouille qui l'infectaient, & s'eſt ouverte aux impreſſions des idées ſaines & généreuſes.

Jamais peut-être il n'y eut d'alliance poſée ſur une baſe plus étendue que celle entre la France & l'Amérique, & les progrès qu'elle a faits ſont dignes de remarque. Ces deux pays n'avaient été ennemis l'un de l'autre que par rapport à l'Angleterre. Ils n'avaient originairement aucun ſujet de querelle l'un avec l'autre, ſi ce n'eſt pour l'intérêt de l'Angleterre qui armait l'Amérique contre la France. Dans ce temps-là les Américains, ſéparés du reſte de l'Univers

par une eſpace immenſe, & bercés dans tous les préjugés de ceux qui les gouvernaient, croyaient de leur devoir d'agir comme on le leur inſinuait. C'eſt ainſi qu'ils s'épuiſaient pour faire des conquêtes, non à leur avantage, mais pour celui de leurs maîtres, qui les traitaient en eſclaves.

Une longue ſuite de duretés & d'outrages & la rupture occaſionnée enfin par le commencement des hoſtilités à Lexington le 19 Avril 1775, firent naître de nouvelles idées. L'eſprit, auparavant uniquement tourné vers l'Angleterre, ſe porta ſur l'Univers entier; & nos préjugés ainſi que nos ſouffrances ſubirent une épreuve qui le fit replier ſur lui-même; enfin, nous trouvâmes les premiers auſſi contraires à la raiſon & à l'humanité, que les dernieres étaient peu compatibles avec nos droits civils & politiques. Pendant que nous avancions ainſi par degrés dans le vaſte champ de l'amour de tous les hommes, l'alliance avec la France fut conclue, alliance formée non pour être éphémere, mais, éternelle parce qu'elle eſt poſée ſur des principes ſolides & généreux avec des avantages égaux & réciproques; & la maniere aiſée & affectueuſe avec laquelle les parties ont depuis communiqué emſemble en

a fait une alliance non de cours, mais de nations. Les Eſprits ſont actuellement unis auſſi bien que les intérêts, & nos cœurs auſſi bien que notre proſpérité nous invitent à les maintenir. Les Anglais, n'ayant pas éprouvé ce changement, n'en avaient aucune idée. Ils careſſaient avec complaiſance les mêmes préjugés que nous foulions aux pieds; ils imaginaient conſerver priſe ſur l'Amérique par la conſervation de ces mêmes idées étroites que l'Amérique rejetait. Ils s'énorgueilliſſaient des choſes que nous mépriſions : voilà la principale cauſe qui a fait échouer toutes leurs Négociations, fondées ſur cette baſe. Nous ſommes réellement un autre peuple, nous ne pouvons plus retourner à notre ancienne ignorance & à nos vieux préjugés. L'eſprit une fois éclairé ne retombe plus dans les ténebres. Il n'eſt ni dans l'ordre des probabilités, ni même dans l'ordre des poſſibles, que l'eſprit retombe dans l'ignorance d'une choſe qu'il ſait; ainſi toute entrepriſe de la part de l'Angleterre calquée ſur les anciennes idées de l'Amérique & ſes vues pour les renouveller, reſſemblent à celles d'un homme qui voudrait perſuader à quelqu'un pourvu de bons yeux de ſe rendre aveu-

gle, ou doué de bon ſens de devenir un ſot. La premiere ſuppoſition eſt contre la nature, & la ſeconde impoſſible.

L'Hiſtorien Philoſophe remarque qu'un de ces pays eſt une Monarchie & l'autre une République. Mais quelles ſuites peut avoir cette différence? Les formes de gouvernement n'ont rien de commun avec des traités : les premieres n'ont rapport qu'à la police intérieure des pays, les ſeconds à leur Politique extérieure, & tant que les deux pays rempliſſent leur devoir, nous n'avons pas plus de droit à nous ingérer dans les affaires domeſtiques de l'un ou de l'autre, que nous n'en avons à nous informer des intérêts particuliers de telle ou telle famille.

Si l'Hiſtorien eût un peu réfléchi, il aurait vu que les Cours ou les puiſſances inveſties du pouvoir ſuprême dans chaque pays, quelle que ſoit la forme du gouvernement, ſont des républiques à l'égard l'une de l'autre. Voilà le premier, voilà le vrai principe des alliances. L'antiquité peut donner la préſéance, & le pouvoir produit naturellement le plus ou le moins de crédit; mais le droit reſpectif n'eſt jamais un ſujet de diſpute. C'eſt auſſi une choſe digne de remarque; qu'un pays monar-

chique ne ſaurait éprouver aucune altération dans ſa tranquilité par une alliance avec un état Républicain; que ſi les gouvernemens Républicains ont à craindre quelque choſe ce n'eſt pas de leurs liaiſons étrangeres, mais de quelques convulſions, ou complots inteſtins. La France eſt en alliance avec le corps Helvétique depuis plus de deux cens ans; & la Suiſſe ne laiſſe pas de conſerver ſa conſtitution Républicaine auſſi intacte que ſi elle s'était alliée avec une République. D'ailleurs, ce n'eſt pas un mal qu'il y ait une mêlange pareil dans le monde politique. Il y a quelque choſe à apprendre de la différence des mœurs & des ſentiments: c'eſt même par cette liberté de correſpondre enſemble, ſans s'ingérer dans les affaires domeſtiques l'un de l'autre, que l'amitié s'étend & que les préjugés ſe détruiſent.

Mais non-obſtant les éloges pompeux que fait l'Hiſtorien Philoſophe de liberté, il paraît quelquefois s'oublier, ou peut-être ſa théorie eſt elle plutôt l'enfant de ſon imagination que de ſon jugement; car, à-peu-près dans le même inſtant qu'il critique l'alliance, comme n'ayant pas primitivement & ſuffiſamment le bonheur du Genre-humain pour

objet, il accuſe, par maniere d'inſinuation, la France d'avoir agi avec tant de généroſité & ſi peu de politique. „ Pourquoi, „ dit-il, en parlant de la Cour de France, „ s'être mis par un „ Traité inconſidéré dans les fers du „ Congrès qu'on aurait tenu lui-même „ dans la dépendance par des ſubſides „ abondans & réglés ? ”

Quand un Auteur entreprend de traiter du bonheur public, il doit s'aſſurer s'il ne prend pas la paſſion pour l'équité, ni ſon imagination pour principe. Les bons principes reſſemblent à la vérité ; ils n'ont pas beſoin d'artifice. Ils ſe développent d'eux-mêmes & de la même maniere. Mais quand cela n'arrive pas, chaque page doit-être ſurveillée, peſée, examinée, comparé avec les autres, comme une hiſtoire inventée.

Je ſuis ſurpris de ce paſſage de l'Hiſtorien. Il ne ſignifie rien, ou il n'a qu'un mauvais ſens ; & dans tous les cas il montre combien grande eſt la différence entre les connaiſſances pratiques & celles de pure ſpéculation. Un traité, d'après le langage de l'Auteur, ne renfermerait ni conſiſtance, ni affection ; il aurait pu durer juſqu'à la fin de la guerre & expirer alors avec elle. Mais la France, s'élevant au-deſſus de

la ſphere des politique étroits & des petites ames, s'eſt acquis une réputation de généroſité & s'eſt procuré l'amour d'un pays qui lui avait été juſqu'alors étranger. Elle avait à traiter avec un peuple qui penſait comme la nature l'inſpirait; & de ſon côté, elles apperçut ſagement qu'elle ne devait pas chercher par des conditions inégales, des avantages préſens qui auraient pu balancer les avantages plus durables qui pouvaient découler d'un prélude de bonté & de généroſité.

Remarques ſur le refus de la médiation de la Cour de Madrid.

De là l'Hiſtorien pénetre dans les tranſactions ſecretes des deux Cabinets de Verſailles & de Madrid, relativement à l'indépendance de l'Amérique; mon intention n'eſt pas de le ſuivre dans cette carriere. C'eſt une circonſtance aſſez frappante, ſans avoir beſoin de commentaire, que l'ancienne union entre la Grande-Bretagne & l'Amérique, ait produit une puiſſance, qui dans ſes mains devenait dangereuſe à l'univers : & il n'eſt pas improbable de ſuppoſer que

ſi les Anglais euſſent auſſi bien connu la force des Américains, qu'ils ont eu l'occaſion de la connaître depuis la guerre, au lieu d'entreprendre de la réduire à une ſoumiſſion illimitée, ils lui auraient propoſé la conquête du Mexique. Mais les deux pays étant ſéparés, l'Eſpagne n'a plus rien à en appréhender; tandis que leur union lui donnait plus d'alarme qu'à aucune autre Puiſſance de l'Europe.

La partie à laquelle je me bornerai particuliérement, eſt celle où l'Hiſtorien prend occaſion de prodiguer au Miniſtere Britannique l'encens de la plus haute admiration, pour avoir rejeté la médiation offerte de la Cour de Madrid, en 1779.

Il faut ſe rappeler que le cabinet d'Eſpagne, avant de ſe joindre à la France pour la guerre, ſe chargea de l'emploi de médiateur; & qu'il fit au Roi Britannique & au Miniſtere des offres tellement avantageuſes à la Grande-Bretagne que ſi elles euſſent été acceptées, elles auraient paru préjudiciables, & peut-être inadmiſſibles pour l'Amérique. Ces propoſitions furent cependant rejetées par le Cabinet Britannique, ſur quoi l'Auteur ſe permet ces paroles.

„ Ce plan de réconciliation déplu

„ à Verſailles, & l'on n'y fut un peu
„ raſſuré que par l'eſpoir qu'il ſerait re-
„ jeté à Londres. C'eſt-ce qui arriva.
„ L'Angleterre ne put ſe déterminer à
„ reconnaître les Américains indépen-
„ dans de fait, quoiquils ne fuſſent pas
„ appelés aux Conférences qui allaient
„ s'ouvrir; quoique la France ne pût
„ pas négocier pour eux; quoique leurs
„ intérêts duſſent être uniquement ſoute-
„ nus par un médiateur qui ne leur était
„ attaché par aucun Traité, & qui,
„ peut-être au fond de ſon cœur, n'en
„ deſirait pas la proſpérité, quoique
„ ſon refus les menaçât d'un ennemi
„ de plus.

„ C'eſt dans une circonſtance pareil-
„ le; c'eſt lorſque la fierté éleve les ames
„ au-deſſus de la terreur, qu'on ne voit
„ rien de plus à redouter que la honte de
„ recevoir la loi, & qu'on ne balance
„ pas à choiſir entre la ruine & le deshon-
„ neur; c'eſt alors que la grandeur d'une
„ Nation ſe déploie. J'avoue toutefois
„ que les hommes, accoutumés à juger
„ des choſes par l'événement, traitent
„ les grandes & périlleuſes réſolutions
„ d'héroïſme ou de folie, ſelon le bon
„ ou le mauvais ſuccès qui les ont ſui-
„ vies. Si donc on me demandait quel eſt
„ le nom qu'on donnera dans quelques

„ années à la fermeté que les Anglais
„ ont montré dans ce moment, je ré-
„ pondrais, que je l'ignore. Quant à
„ celui qu'elle mérite, je le ſais. Je ſais que
„ les annales du monde ne nous offrent
„ que rarement l'auguſte & majeſtueux
„ ſpectacle d'une Nation qui aime mieux
„ renoncer à ſa durée, qu'à ſa gloire. „

Dans ce paragraphe, les idées ſont ſublimes & les expreſſions élégantes; mais le coloris eſt trop relevé pour le ſujet, & l'éclat des beautés fait diſparaître la reſſemblance. C'eſt cependant dans la maniere dont on adapte la faculté de penſer & les tournures du ſtile au ſujet, pour donner une explication claire du point en queſtion; c'eſt cela & rien autre, qui caractériſe le bon Ecrivain. Mais la plus grande partie des ouvrages de l'Hiſtorien Philoſophe (qu'il me pardonne cette remarque) me paraît manquer de centre & former un cahos de matieres hétérogenes & diſparates. Il offre, ſi l'on veut, l'agréable perſpective d'un déſert ſans iſſues ni ſentiers; l'on y eſt diſtrait par chaque objet, ſans être particuliérement dirigé vers aucun; on s'y égare avec agrément; mais il eſt difficile de pouvoir en ſortir.

Avant d'expoſer d'autres remarques ſur le fonds & la forme du paſſage cité, je

le comparerai avec l'événement auquel il fait alluſion.

Cet événement ne me paraît pas mériter des éloges. Le refus ne fut pas inſpiré par le courage, mais par la vanité. L'Angleterre ne le regarda pas comme un trait de déſeſpoir dans un péril extrême ; ainſi ſa réſolution de renoncer à ſa durée plutôt qu'à ſa gloire n'eſt pas applicable à ſes diſpoſitions. Elle eſpérait vivement de ſubjuguer l'Amérique, & n'avait pour Ennemie d'autre puiſſance navale que la France. Elle pouvait eſpérer d'autres médiations, plus favorables que celle qu'elle refuſa. Mais au cas que cela n'arrivât pas & que l'Eſpagne s'engageât dans la partie, elle n'y voyait que l'emploi de ſes forces navales contre la France & l'Eſpagne ; ella n'en avait pas beſoin contre l'Amérique, & elle était habituée à ſe regarder comme ſupériere ſur cèt élément à ces deux puiſſances.

Mais dans tous les cas auxquels cette conſéquence pourrait tendre, il n'y avait rien qui pût lui inſpirer l'idée de renoncer à ſon exiſtence. Il n'eſt pas dans la politique de l'Europe de permettre la deſtruction d'aucune puiſſance ; mais de s'oppoſer ſeulement à ſon accroiſſement dangereux. Sa ſituation l'affranchiſſait encore des horreurs internes & immédiates

d'une invaſion; elle ne faiſait que des diſſipations volontaires & ne s'épuiſait qu'en courant après des conquêtes; & quoiqu'elle ne ſouffrît que par les dépenſes de la guerre, elle couvait toujours de l'œil de magnifiques dédommagemens.

Puiſque l'Hiſtorien ſe plaît à tracer des tableaux pittoreſques & frappans de caractere, il aurait pu trouver un champ fécond de ſujets en Amérique. Il y avait là un peuple qui ne pouvait ſavoir quel parti l'on prendrait pour ou contre lui; un peuple inexpérimenté qui s'engageait dans l'arêne avec une puiſſance qui avait fait trembler & chanceler les Etats les plus puiſſans. Il avait tout à apprendre, à l'exception des principes qui l'animaient, & à ſe procurer tout ce dont il avait beſoin pour ſa défenſe. On l'a vu quelquefois réduit à l'état le plus déſaſtreux où l'infortune puiſſe réduire un peuple, ſans qu'il ait éprouvé la moindre altération dans ſon courage; on l'a vu ſe relever par les événemens les plus inattendus, ſans ſe livrer aux excès qu'inſpire l'orgueil de la proſpérité. Chanceler ou déſeſpérer ſont des mots inconnus en Amérique. L'eſprit du peuple était préparé à tous les événemens, parceque ſa réſolution primitive & finale de réuſſir ou de

s'enterrer ſous les ruines de la patrie, renfermait toutes les circonſtances poſſibles.

Le refus des propoſitions Britanniques en 1778, dans les circonſtances où ſe trouvait l'Amérique, eſt un trait bien plus brillant de fermeté que le refus de la médiation Eſpagnole par la Cour de Londres. Raynal n'eſt cependant pas le ſeul Hiſtorien qui, ébloui par la ſublimité de cette conduite, l'ait attribuée à une circonſtance, qui était alors inconnue, l'alliance avec la France. Leur erreur ne prouve que leur haute opinion de cette ſublimité; parce que, pour en rendre compte, ils ont cherché une cauſe analogue à ſa grandeur; ſans ſavoir ſi la cauſe exiſtait dans le ſyſtême politique de l'Etat. Il n'eſt pas inutile de citer à cette occaſion un extrait tiré d'*un Coup-d'œil rapide ſur le Regne préſent d'Angleterre.*

Cette eſquiſe ſe trouve *pag.* 53 du *Nouveau Regiſtre Annuel pour l'année.* 1780. L'extrait eſt de la teneur ſuivante:

„ Les Commiſſaires qui, en vertu des
„ bills conciliatoires de Lord North, ſe
„ tranſporterent en Amérique pour pro-
„ poſer des conditions de paix aux Co-
„ lonies, échouerent entierement. Les
„ conceſſions qui auraient été reçues
„ auparavant avec la derniere recon-

„ naiſſance, furent rejetées avec dédain.
„ C'était l'époque de l'orgueil & de la
„ hauteur Américaine. Il eſt cependant,
„ probable que ce ne fut pas ſeule-
„ ment *l'orgueil & la hauteur* qui dic-
„ terent les Réſolutions du Congrès,
„ mais une défiance de la ſincérité des
„ offres Britanniques, la détermination
„ de ne pas renoncer à l'Indépendance
„ &, SUR-TOUT L'ENGAGEMENT OU IL
„ ÉTAIT ENTRÉ PAR SON DERNIER
„ TRAITÉ AVEC LA FRANCE. „

Ainſi les éloges enthouſiaſtes de l'Hiſtorien doivent paſſer à l'épreuve des réflexions morales, philoſophiques. C'eſt le délire de la penſée qui tend à faire diſparaître ces réflexions, que l'humanité dicte naturellement contre la conduite criminelle de la Grande-Bretagne. C'eſt un palliatif pour couvrir une iniquité de cabinet. Il tient dans un ſommeil léthargique la conſcience d'une nation; & je ne ſais s'il n'eſt pas plus dangereux de couvrir le crime ſous des excuſes brillantes que d'en faire une apologie formelle & directe.

La Grande-Bretagne eſt actuellement le ſeul pays qui tient le monde dans un état de diviſion & de guerre. Au lieu de prodiguer les éloges à l'excès de ſes crimes, l'Hiſtorien aurait beaucoup

mieux rempli ſes fonctions, enlui adreſſant ces queſtions.

„ N'y-a-t-il pas aſſez de calamités „ dans le monde, ne ſont-elles par „ trop nombreuſes pour y échapper & „ trop douloureuſes pour être ſuppor- „ tées patiemment, ſans s'attacher à „ en groſſir la ſombre nomenclature & „ à y augmenter les occaſions de ſe „ détruire? La vie eſt-elle ſi longue, „ que ce ſoit une choſe néceſſaire, un „ devoir, d'en racourcir la trame & „ d'accélérer l'époque de ſa fin? Les „ jours de l'homme ſont-ils filés d'or „ & de ſoie, au point qu'il faille ap- „ peler les maux afin d'y introduire de „ la variété? Vas, demande à ton cœur „ navré, quand mille traits viennent „ le déchirer, vas, demande à toi- „ même, quand tous les remedes ne „ peuvent te guérir, ſi la choſe eſt „ ainſi ou non?„

Tableau fidele des diſpoſitions des Américains envers la France.

Après avoir achevé mes remarques ſur le ſujet précédent, je paſſe à un autre où l'Hiſtorien Philoſophe a laiſſé échapper des traits de malignité, &, qui pis eſt, d'injuſtice.

Après avoir critiqué le Traité, il hazarde de caractériſer les différentes parties engagées en guerre. „ Eſt-il „ poſſible, " dit-il, „ qu'une union „ étroite puiſſe longtems ſubſiſter entre „ des Confédéres d'un caractere auſſi „ oppoſé que le Français emporté, „ dédaigneux & léger; l'Eſpagnol lent, „ hautain, jaloux & froid; l'Américain „ qui tient ſecrétement ſes regards tournés vers ſa mere-patrie & qui ſe „ réjouirait des déſaſtres de ſes Alliés, „ s'ils étaient compatibles avec ſon in- „ dependance? „

Tracer des portraits de fantaiſie, eſt une eſpece d'attaque & de repréſailles à laquelle une grande partie des hommes aiment à ſe livrer avec complaiſance. Le vrai Philoſophe devrait-être au-deſſus de cette faibleſſe, ſur-tout dans un cas qui peut cauſer du mal, ſans produire

aucun bien; dans un cas, où l'offenſe ne ſaurait être juſtifiée par aucune provocation. L'Auteur aurait pu imaginer une différence de caractere pour chaque nation du monde; les autres en revanche en imagineraient auſſi de leur côté, juſqu'à ce que, dans ce conflit d'eſprit, on ne pourrait plus diſtinguer les nuances du caractere véritable; la gaîté d'une nation & la gravité d'une autre, peuvent être par un coup léger de pinceau, repréſentés ſous les couleurs les plus bizarres; & le peintre peut devenir auſſi ridicule que la peinture. Mais pourquoi l'Hiſtorien n'a-t-il pas plongé ſes regards plus avant, pour peindre auſſi les bonnes qualités des diverſes parties? Pourquoi ne s'eſt-il pas arrêté avec complaiſance ſur cette grandeur d'ame, cette nobleſſe de ſentimens qui a caractériſé la conduite de la France dans ſes conquêtes actuelles, & arraché des expreſſions de reconnaiſſance de la part même de la Grande-Bretagne? Il eſt cependant un point (& l'on pourrait en indiquer pluſieurs autres) ſur leſquels les puiſſances alliées ſont d'accord; c'eſt dans la maniere avec laquelle elles ſe diſputent à qui montrera le plus de nobleſſe envers leurs ennemis. L'Eſpagne à confirmé cette remarque dans ſa conquête de Minorque & des Iſles de Baha-

ma; l'Amérique ne s'eſt jamais démentie en procédés humains depuis le commencement de la guerre, malgré les provocations révoltantes dont elle a été la victime. L'Angleterre ſeule s'eſt piquée de perſiſter dans le ſyſtême d'inſolence & de cruauté qu'elle avait adopté.

Mais pourquoi l'Amérique demeurerait-elle chargée d'une accuſation qu'elle n'a pas méritée par ſa conduite, encore moins par ſes principes, & qui, ſi elle était vraie, ſerait une tache à ſon honneur ? Pourquoi l'accuſer de manquer d'attachement pour ſes alliés ou de ſe réjouir de leurs déſaſtres ? Il eſt vrai qu'elle s'eſt attachée opiniâtrément à montrer à l'Univers quelle n'était pas l'agreſſeur vis-à-vis de l'Angleterre, qu'elle n'avait ni cherché ni même deſiré cette querelle. Mais tirer des inductions de ſa candeur & même de ce qui l'a juſtifié pour porter le coup mortel à ſa réputation, (& je ne ſçache pas qu'on puiſſe en tirer d'ailleurs) cela n'eſt ni beau ni juſte.

La maniere dont les Américains rejeterent en 1776 les propoſitions Britanniques avant qu'ils euſſent aucun preſſentiment d'une alliance avec la France, peut-elle ſe concilier avec le tableau que fait Raynal de leurs diſpoſitions ? Ont-

Ont-ils laiſſé échaper dans leur conduite un ſeul trait qui ait fourni matiere à cette peinture ? Mais il eſt un témoignage irréfragable & bien propre à montrer le contraire ; c'eſt que de tous les paquets de Lettres que l'on a interceptés en différentes parties de l'Amérique & portés à New-York, Lettres dont l'on a publié les traits les plus propres à ſemer la diviſion & à noircir les Américains, il ne s'eſt trouvé dans aucune, rien qui puiſſe avoir donné lieu à cette accuſation.

Il n'eſt pas un pays où l'on ſoit moins gêné par le gouvernement dans la liberté de produire ſes ſentimens & ſes idées ; & s'il eſt quelques entraves à ce ſujet, elles ne viennent que de la crainte du reſſentiment populaire. Si donc aucun trait de la Correſpondance particuliere ou publique n'autoriſe des inductions pareilles, ſi même, à raiſon des diſpoſitions générales du peuple, il ne ſerait pas ſûr de montrer de la joie du déſaſtre de cet allié : ſur quel fondement, dis-je, une telle accuſation poſerait-elle ? Nous ne pouvons ſavoir quelles ſortes de compagnies Raynal a fréquentées en France ; mais nous pouvons aſſurer que les informations qu'on lui a fournies ne regardent aucunement l'Amérique.

Si M. Raynal ſe fût trouvé en Améri-

que lorſqu'on y apprit la Nouvelle du malheur arrivé à la flotte du Comte de Graſſe dans les Indes Occidentales, il aurait vu clairement ſon étonnante mépriſe. Je ne me rappelle pas un ſeul exemple ſi ce n'eſt la perte de Charles-Town qui ait affecté auſſi vivement les eſprits & qui leur ait cauſé plus d'agitation, de crainte & d'eſpérance, que les premiers bruits avant-coureurs encore douteux de la vérité & de la fauſſeté de cette nouvelle; ſi la perte n'eût regardé que nous, elle n'aurait pas fait une impreſſion auſſi profonde; cependant cet accident n'avait aucun rapport direct à l'Indépendance de l'Amérique.

Dans le tableau géographique que l'Hiſtorien a tracé des treize Etats, il eſt tombé dans des erreurs ſi groſſieres, qu'entreprendre de les relever en particulier ſerait une tâche qui paſſerait les bornes que je me ſuis preſcrites. Et comme c'eſt un ſujet qui n'intéreſſe ni l'hiſtoire, ni la politique, ni la morale, & que la ſituation phyſique & locale du pays le refute ſuffiſamment, je le paſſerai ſous ſilence. Je me bornerai à remarquer que je n'ai jamais encore vu de deſcription de l'Amérique, faite en Europe, qui fût fidele, & qu'il eſt impoſſible de s'en former une idée juſte, à moins de s'y tranſporter.

Quoique j'aie étendu ces remarques bien au-délà de ce que je m'étais propoſé; je ſuis, cependant, obligé d'omettre pluſieurs obſervations, qui d'abord étaient entrées dans mon plan. J'aurais voulu ne pas trouver occaſion d'en faire aucune. Mais les fauſſes notions qu'un ouvrage de cette célébrité pouvait répandre, & les impreſſions défavorables qu'il pouvait faire, ſerviront d'apologie à ces remarques, & d'excuſe pour la liberté avec laquelle elles ſont faites.

J'obſerve que l'Hiſtorien Philoſophe a fait une eſpece d'Extrait d'une partie conſidérable du pamphlet intitulé le *Sens Commun* & l'a fait paſſer ſous cette forme dans ſon ouvrage. Mais il eſt encore d'autres endroits où l'Auteur a puiſé librement dans le même pamphlet, ſans en faire l'aveu. La différence entre le gouvernement & la ſociété qui commence cette Hiſtoire de la Révolution Américaine eſt tirée de ce pamphlet; &, quoiqu'il y ait des paſſages empruntés preſque littéralement, l'Auteur a fondu le tout dans ſon ouvrage; comme ſi c'eût été ſon propre bien. La teneur entiere des remarques de l'Hiſtorien à ce ſujet eſt empruntée ſi fidélement des idées répandues dans le *Sens Commun*, que la différence n'eſt que dans les mots & dans l'arran-

gement des penſées, les penſées ſont reſtées les mêmes. (On peut en voir un échantillon dans la comparaiſon des paſſages oppoſés des deux colomnes ſuivantes.)

Sens commun.	*Mr. Raynal.*
Quelques Ecrivains ont confondu la ſociété avec le gouvernement de maniere à laiſſer peu ou point de diſtinction entre l'un & l'autre; mais non-ſeulement ils different; ils ont même une origine différente.	Il faut bien ſe donner de garde de confondre enſemble les ſociétes & le gouvernement. Pour les connaître cherchons leur origine.
La ſociété eſt née de nos beſoins & le gouvernement de nos vices. La premiere tend toujours *poſitivement* à notre bonheur, en réuniſſant les affections, le ſecond y tend négativement en réprimant nos vices.	Ainſi la ſociété eſt née des beſoins des hommes, le gouvernement eſt né de leurs vices. La ſociété tend toujours au bien; le gouvernement doit toujours tendre à réprimer le mal.
Afin de ſe faire une idée claire & juſte de l'objet & de la fin du gouvernement, ſuppoſons un petit nombre d'hommes, ſe rencontrant dans quelque partie iſolée de la terre,	L'homme jeté comme au hazard ſur ce globe, environné de tous les maux de la nature; obligé ſans ceſſe de défendre & de protéger ſa vie contre les orages & les tempêtes de l'air, con-

ſéqueſtrés de tout le reſte. Ils repréſenteront alors la population de tel pays que ce ſoit ou celle de l'Univers. Dans cet état de liberté naturelle, la ſociété ſera le premier objet de leur penſée. Mille motifs les y exciteront. La force d'un ſeul homme eſt tellement inégale à ſes beſoins, ſon eſprit ſi peu propre à une ſolitude perpétuelle, qu'il eſt bientôt obligé de chercher des ſecours auprès d'un autre qui lui demande à ſon tour le réciproque. Quatre ou cinq ainſi réunis ſeront en état de conſtruire un abri paſſable dans le milieu des déſerts ; mais *un ſeul* homme ſe fatiguerait au-delà de la ſphere commune de la vie humaine, ſans venir à bout de rien : quand il aurait abattu du bois, il ne pourrait le tranſporter ; l'ayant tranſporté, il ne pourrait l'élever dans les airs ; en même tems, la faim le chaſſerait de ſon travail, tre les inondations des eaux, contre le feu & les incendies des volcans, contre l'intempérie des zônes ou brûlantes ou glacées ; contre la ſtérilité de la terre qui lui refuſe des alimens, où ſa malheureuſe fécondité fait germer ſous ſes pas des poiſons ; enfin contre les dents des bêtes féroces, qui lui diſputent ſon ſéjour & ſa proie, & le combattant lui-même, ſemblent vouloir ſe rendre les dominatrices de ce monde dont il croit être le maître. L'homme dans cet état, ſeul & abandonné à lui-même ne pouvait rien pour ſa conſervation. Il a donc fallu qu'il ſe réunit & s'aſſociât avec ſes ſemblables pour mettre en commun leurs forces & leur intelligence.

& chaque beſoin l'apellerait d'un côté différent. La maladie & l'infortune ſuffiraient pour lui donner la mort ; car quand elles ne feraient pas immédiatement mortelles, chacune, cependant, le mettrait hors d'état de vivre, & le réduirait, à une ſituation où l'on pourrait dire, qu'il eſt plutôt condamné à périr qu'à mourir. C'eſt ainſi que la néceſſité, ſemblable à la gravitation, ferait de nos émigrans, nouveaux débarqués, une ſociété dont les avantages réciproques ſuſpendraient ou feraient oublier l'utilité des principes des loix & du gouvernement, chacun d'eux obſervant exactement les loix de la juſtice à l'égard l'un de l'autre. Mais comme rien n'eſt inacceſſible au vice dans ce monde ſublunaire, il arrivera néceſſairement qu'à proportion qu'ils vaincront les premieres difficultés de l'émigration qui les forcent à ſe

C'eſt par cette réunion qu'il a triomphé de tant de maux ; qu'il a façonné ce globe à ſon uſage, contenu les fleuves, aſſervi les mers, aſſuré ſa ſubſiſtance, conquis une partie des animaux en les obligeant de le ſervir, & repouſſé les autres loin de ſon Empire au fond des déſerts ou des bois, où leur nombre diminue de ſiecle en ſiecle. Ce qu'un homme ſeul n'aurait pu, les hommes l'ont exécuté de concert ; & tous enſemble ils conſervent leur ouvrage.

Telle eſt l'origine, tels ſont l'avantage & le but de la ſociété.

Le gouvernement doit ſa naiſſance à la néceſ-

réunir en commun, ils commenceront à ſe relâcher dans leur devoir & dans leur attachement l'un envers l'autre ; & cette négligence indiquera la néceſſité d'établir quelque forme de gouvernement, pour ſuppléer au défaut de la morale.

fité de prévenir & de réprimer les injures que les aſſociés avaient à craindre les uns de la part des autres.

C'eſt la ſentinelle qui veille pour empêcher que les travaux communs ne ſoient troublés.

Coup-d'œil ſur la conduite du Miniſtere Britannique envers la Hollande, ſur les dernieres révolutions qu'il a éprouvées & ſur la diſpoſition des eſprits en Amérique envers l'Angleterre.

Mais comme il eſt tems que je finiſſe ces obſervations, je laiſſe là toute autre remarque ſur l'écrit de Mr. Raynal. Je vais jeter un coup-d'œil rapide ſur l'état des affaires publiques, à commencer du tems où l'hiſtoire de la Révolution Américaine fut publiée.

Un eſprit habitué à des actions baſſes & injuſtes, pourſuit de même, ſans jamais ſuivre d'autre impulſion que celle de la partialité nationale ; autrement, pourrait-on rendre compte de la déclaration de guerre faite par l'Angleterre à la Hol-

lande. Pour ſe former une idée de la politique qui dirigeait alors le Miniſtere Britannique, il faut ſe repréſenter l'opinion que la Nation Anglaiſe, en général, s'était formée des Hollandais, & calculer ſa politique ſur les avantages qu'elle en eſpérait & non ſur la juſtice qu'elle croyait y voir.

Si l'Angleterre eût jamais penſé que les Pays-Bas-Unis feraient cauſe commune avec la France, l'Eſpagne, & l'Amérique ; le Miniſtere Anglais eût-il jamais oſé les provoquer ? C'eût-été une erreur en politique ; à moins qu'on ne lui attribue l'idée d'avoir voulu accélérer l'époque d'une criſe aſſez déſeſpérante, pour juſtifier les conceſſions qu'il prévoyait devoir accorder un jour ou l'autre, & pour leſquelles il avait beſoin de ſe préparer une excuſe aux yeux de l'Univers. Il eſt des temps & des hommes qui ont beſoin de prétexte pour couvrir leur ſoumiſſion ſemblables à ces vaiſſeaux qui, déſemparés dans une action, attendent l'approche d'un navire plus fort, & ſont ravis de trouver cette occaſion pour ſauver leur honneur. Eſt-ce grandeur d'ame ? Eſt-ce petiteſſe d'eſprit ? C'eſt-ce que je n'examinerai pas. J'inclinerais pourtant pour le dernier ſentiment ; car cette conduite paraît ſupoſer un eſprit trop faible

pour ſavoir ſuporter l'infortune dans ſon véritable état. Mais la conduite du Miniſtere Britannique a montré que ce n'était pas ſon plan de politique, & qu'il faut lui chercher d'autres motifs.

Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que les Anglais s'étaient formés une opinion extrêmement déſavantageuſe de la nation Belgique. Ils l'ont regardée comme un peuple fait pour dévorer toute eſpece d'humiliation; qu'ils pouvaient inſulter ſuivant leur caprice, piller ſuivant leur deſirs, ſans que les Hollandais oſaſſent ſe vanger.

Si telle fut la marche du Cabinet Britannique, on en devine aiſément la raiſon; il s'était imaginé qu'en pillant à la nation Hollandaiſe quelques millions de livres-ſterlings (& le pillage eſt un moyen pour gagner la faveur populaire) il pourrait faire la paix avec elle, quand il voudrait, & à telles conditions qu'il imaginerait de propoſer. Auſſi le pillage eut à peine été achevé, que l'accommodement fut propoſé; mais avec les conſéquences que tout le monde ſait. Quand une fois l'eſprit a perdu le ſentiment de ſa propre dignité, il perd en même tems la capacité de l'aprécier dans les autres. La guerre Américaine a jeté l'Angleterre dans une ſi grande variété de ſituations abſurdes, qu'en jugeant d'après elle-même, elle ne

voit pas en quoi peut conſiſter la dignité nationale chez les autres peuples; elle attendait des Pays-Bas-Unis ſoumiſſion & duplicité, & cette mépriſe réſultait de ce qu'elle avait joué ce rôle en nombre d'occaſions dans la guerre actuelle.

Entrer en alliance ou en quelque liaiſon avec la Grande-Bretagne eſt donc une ſituation peu ſûre & peu conforme à la bonne politique. Les Pays-Bas-Unis & l'Amérique-Unie ſont des preuves frappantes de cette remarque: que ces deux pays deviennent les alliés de la France & de l'Eſpagne; la Grande-Bretagne aura pour eux des ménagemens & même du reſpect; qu'ils redeviennent les alliés de l'Angleterre elle continuera à les inſulter & à les piller. Dans le premier cas elle craint de les offenſer, parce qu'ils ont des forces pour les ſecourir. Dans le ſecond cas, ces craintes n'exiſtent plus. Au moins telle a été ſa conduite.

Un autre événement qui a eu lieu depuis la publication de l'ouvrage de Mr. Raynal, & même depuis que j'ai mis la premiere main à ces remarques, eſt le changement arrivé dans le Miniſtere Britannique. Quel ſera le ſyſtême de conduite du cabinet actuel à l'égard de l'Amérique? c'eſt encore une choſe inconnue; ce n'eſt pas même une choſe de grande importan-

ce, à moins qu'il ne ſoit diſpoſé ſérieuſement à une paix honorable & générale.

Une longue expérience a montré non-ſeulement l'impoſſibilité de ſubjuguer l'Amérique; mais l'impoſſibilité plus grande encore de ſubjuguer ſon eſprit, c'eſt-à-dire de la ramener à ſon ancienne habitude de penſer. Depuis le commencement de la guerre, qui bientôt aura duré huit années, des milliers d'habitans ont avancé & avancent journellement vers le premier degré de l'âge viril. Toute cette génération ne connaît l'Anglais que pour un ennemi barbare. Elle regarde l'indépendance de l'Amérique comme le gouvernement établi & naturel du pays; auſſi bien que celui d'Angleterre le paraît à un Anglais. D'un autre côté des milliers d'hommes, plus âgés, qui étaient dans les préjugés Britanniques, les ont abandonné & les abandonnent journellement dans les diverſes ſituations des affaires & de la vie. Les progrès naturels de la génération, qui va toujours changeant, operent chaque jour au préjudice de la Grande-Bretagne. Le tems & la mort, de rudes ennemis à combattre, une guerre perpétuelle contre ſes intérêts, les bills de mortalité ſont, dans chaque partie de l'Amérique; les thermometres de ſon crédit expirant. Les enfans au

berceau ſont inſtruits à regarder l'Angleterre comme leur ſeule ennemie. Ils n'entendent parler que de ſes cruautés; de leurs peres, de leurs oncles, de leurs autres parens maſſacrés; ils voient les ruines ou les cendres des maiſons détruites ou brûlées; & tous ceux qui les environnent leur répetent ſans ceſſe : *ce ſont les Bretons qui ont fait tout cela.*

Voilà des circonſtances auxquelles un politique Anglais, qui n'obſerve l'homme que dans l'âge viril, ne fait aucune attention. Il ne s'embaraſſe que des parties qui croiſſent ſous ſes yeux & à ſa portée en Angleterre, ſans penſer avec quelle rapidité la génération, préſente en Amérique augmente, ſans qu'il y faſſe attention, ni elle à lui : en peu d'années tout ſouvenir perſonnel ſera effacé. On ne ſaura guere & on s'informera rarement quel eſt le Roi ou le Miniſtre en Angleterre.

La nouvelle adminiſtration Britannique (*on voit que Mr. Paine parle du Miniſtere de Rockingham & de Fox, qui n'a fait que paraître & diſparaître ſur l'horiſon politique*) eſt compoſée de perſonnes qui ſe ſont toujours déclarées contre la guerre, ou qui ont conſtamment déſavoué toutes les meſures violentes de l'ancien miniſtere. Ils enviſageaient la guerre Américaine comme un fléau pour l'Angleterre

même, & s'y oppoſerent ſur ce principe. Mais qu'eſt-ce que cela pour les Américains ? Ils n'ont rien à faire avec les partis qui diviſent l'Angleterre. Les querelles particulieres ne ſont rien pour eux. Elle ne s'offre à leur yeux que ſous le rapport d'un pays entier, qui leur fait la guerre & qui doit faire la paix avec eux.

Quand tous les Miniſtres Anglais ſeraient des Chatham, cela n'ajouterait point, ou que peu de poids dans la balance de la politique Américaine. La mort eſt venue à propos, pour conſerver à la mémoire de ce grand homme d'Etat *cette Réputation* qu'il aurait perdue, ſi ſes jours euſſent été prolongés. Ses plans & ſes opinions, vers les dernieres années de ſa vie, auraient été ſuivies d'autant de conſéquences fâcheuſes & condamnés auſſi violemment en Amérique que ceux du Lord North; & pour un homme ſage, ils étaient remplis d'inconſéquences qui dégéneraient en abſurdités.

C'était apparemment une erreur de pluſieurs des membres de l'ancienne minorité que de ſuppoſer que l'Amérique ſe prêterait, s'ils étaient en place, à des arrangemens qu'elle aurait rejetés ſous la précédente Adminiſtration. Cette idée ne peut ſervir qu'à prolonger la guerre; & la Grande-Bretagne peut, aux dépens de

bien d'autres millions, apprendre les conſéquences de telles mépriſes. Si les nouveaux Miniſtres évitent ſagement cette politique du déſeſpoir, ils prouveront qu'ils ſont de meilleurs pilotes & des hommes plus ſages qu'on ne l'aurait cru; car on s'attend chaque jour à voir leur barque échouer & ſe briſer ſur quelque rocher inconnu.

Mais il eſt un point qui peut les illuſtrer. On ne ſaurait à préſent faire une ouverture plus brillante; elle eſt de nature à recevoir la perfection de la véritable magnanimité & les applaudiſſemens de l'humanité.

L'Angleterre a beſoin d'une réforme totale. Elle a beſoin d'un génie vaſte & puiſſant qui embraſſe tout l'univers. Au lieu de s'iſoler de ſon iſle & d'avoir des querelles avec le monde entier, elle ſe procurerait un bonheur plus durable; elle acquerrait des richeſſes plus réelles, en fréquentant généreuſement les autres peuples, en diſant avec courage; *je ne ſuis l'ennemie de perſonne.* Il n'eſt plus tems d'employer les petits expédiens, la politique artificieuſe. L'Europe eſt trop expérimentée pour s'en laiſſer impoſer, & l'Amérique trop prudente pour être dupée. Il faudrait quelque choſe de neuf, un coup de maître. L'idée d'en-

gager l'Amérique par la ſéduction, à renoncer à ſon Indépendance ou à ſon alliance, eſt une idée au-deſſous d'un eſprit élevé, c'eſt une entrepriſe indigne d'un homme d'honneur. Quand la politique s'applique à corrompre les principes d'intégrité & à détruire les vertus de l'homme, elle devient déteſtable ; être homme d'Etat à ce prix, c'eſt être fripon en titre d'office. Quiconque tend à cela, laiſſe dans ſon caractere un vuide qu'on peut remplir de la plus infâme dénomination.

Si les diſpoſitions de l'Angleterre ne peuvent amener une paix honorable & générale; & ſi la guerre eſt continuée à tout événement, je ne puis m'empêcher de déſirer que les alliances faites ou à faire par l'Amérique, deviennent les ſeuls objets de la guerre. Elle a beſoin de cette occaſion pour montrer au monde qu'elle tient ſon honneur pour auſſi ſacré que ſon Indépendance & qu'elle ne veut, dans aucune ſituation, abandonner ceux qu'aucune négociation n'a pu l'engager à abandonner. La paix eſt un objet déſirable à tout homme qui réfléchit ; mais la paix qui entraîne le déshonneur, eſt un crime pour le ſéducteur & une malédiction pour les *ſéduits*.

Mais ou eſt l'impoſſibilité, ou, ſi l'on

veut, la grande difficulté, qu'il ſe forme une amitié ſolide avec la France & l'Eſpagne, & que l'on ſe faſſe une vertu nationale de renoncer pour toujours à ces préventions invétérées que les Anglais étaient habitués à chérir, & qui, n'ayant ſervi qu'à les précipiter dans des dettes énormes & à les engager dans des guerres inutiles, empoiſonnaient en même tems leur repos & détruiſaient leurs mœurs. Nous avons eu les entraves qui les enchaînent encore; mais l'expérience nous en a montré l'erreur, & la réforme de nos opinions nous a guéris.

La véritable idée d'une grande nation eſt ce qui étend & favoriſe les principes de la ſociété univerſelle; dont l'eſprit s'éleve ſur la ſphere des idées locales & conſidére les hommes, de quelle nation ou profeſſion qu'ils ſoient, comme les enfans d'un ſeul Etre ſuprême. Le délire des conquêtes a eu ſon tems. Pourquoi les vertus philantropiques n'auraient-elles pas le leur? Les Alexandres & les Céſars de l'Antiquité ont laiſſé derriere eux des monumens de deſtruction & n'ont tranſmis qu'un ſouvenir d'horreur; pendant que ces perſonnages plus recommandables encore, qui furent les premiers inſtituteurs de la ſociété & des ſciences, ont conſervé la gratitude de tous les ſiecles

cles & de tous les pays. Un ſeul philoſophe, quoique payen, a été plus utile au monde que tous les conquérans qui ſoient jamais ſortis du ſein du paganiſme.

Si la Révolution Américaine eſt marquée par l'introduction d'un vaſte ſyſtême de civiliſation, elle recevra du ciel les témoignages les plus éclatans d'approbation, & comme c'eſt un ſujet où la penſée de l'Hiſtorien Philoſophe brille avec le plus d'éclat; je le recommande à ſon attention avec l'affection d'un ami & l'ardeur d'un citoyen de l'univers.

Remarques en forme de poſtſcriptum ſur les Négociations à entamer entre l'Angleterre & l'Amérique.

DEPUIS que j'ai achevé les remarques précédentes, on a fait paſſer en Amérique des inſinuations pour une paix générale. Sur quelle autorité, ſur quel fondement elles ſont appuyées & ſi cet événement eſt prochain ou éloigné, c'eſt ce que je n'examinerai pas. Mais, comme ces circonſtances doivent être tôt ou tard des objets d'attention ſérieuſe, il n'eſt pas hors de propos d'examiner dès à préſent, de bonne-foi, quelques points qui ſont liés à cet objet ou qui y conduiſent.

L'Indépendance Américaine eſt actuellement auſſi fermement établie que celle d'aucun autre pays dans un état de guerre. Ce n'eſt pas la longueur du tems, c'eſt le pouvoir qui donne la ſtabilité. Les Nations en guerre reſpectent peu les prérogatives de l'antiquité. C'eſt leur force immédiate & préſente ; ce ſont leur liaiſons politiques qui doivent les ſoutenir. Ajoutons à cela qu'un droit qui s'éleve aujourd'hui n'eſt pas moins un droit que s'il avait la ſanction de douze ſiecles ; ainſi l'Indépendance & le gouvernement préſent en Amérique ne ſont pas plus expoſés à la deſtruction parce qu'ils ſont nouvellement établis, que ceux de l'Angleterre parce qu'ils ſont plus anciens.

La politique de la Grande-Bretagne, relativement à l'Amérique, fut commencée par l'ignorance & pourſuivie par le délire. Pas une demarche qui annonce des traits de lumieres. On dirait qu'elle n'a fait la guerre que pour ſe rendre miſérable & odieuſe ; & dans ſes dernieres propoſitions d'accommodement elle a encore montré une totale ignorance du cœur humain & des ſentiments naturels & inaltérables qui le meuvent généralement. Quelle que ſoit la conduite qu'elle tienne ou qu'elle veuille tenir dans cette négociation de paix, c'eſt encore

une choſe qui demande des preuves.

C'eſt un défaut en politique que de ne pas connaître le cœur humain, & de ne pas étudier l'effet que telle ou telle meſure du gouvernement doit opérer ſur l'eſprit. Toutes les erreurs du gouvernement Britannique ont pris leur ſource dans cette erreur.

L'ancien Miniſtére Britannique agiſſait avec les hommes comme avec des êtres ſans ame, & le Miniſtere actuel agit avec les Américains, comme s'ils étaient ſans mémoire. On dirait que le premier les jugeait incapables d'être affectés, & que le ſecond les croit incapables de reſſentiment.

Il eſt encore un autre point où les politiques ſe trompent. C'eſt de ne ſçavoir pas calculer juſte, de juger mal des conſéquences qui doivent réſulter de telle ou telle circonſtance. Rien n'eſt plus fréquent dans la vie publique d'un adminiſtrateur, ainſi que dans la vie privée d'un particulier, d'entendre les gens ſe plaindre que tel ou tel moyen a produit un événement directement contraire à ſes intentions. Mais la faute en doit-être attribuée au manque de prévoyance ; car les moyens produiſent toujours leurs conſéquences propres & naturelles.

Il eſt aſſez probable que dans un traité

de paix, la Grande-Bretagne voudra ſe réſerver quelque poſte dans l'Amérique-Septentrionale, peut-être le Canada ou Halifax, ou ces deux provinces à la fois; & je tire cettc augure des vues étroites qu'elle a manifeſtées dans ſa politique, qui emploie toujours des moyens dont les conſéquences naturelles ſont à la fois contraires à ſon intérêt & à ſon attente. Il s'agit ici d'examiner ſi ces établiſſements lui vaudront la peine d'être gardés & quelles ſeront les conſéquences de cette poſſeſſion. Quant au Canada, un des deux cas doit arriver : ſi cette Province vient à ſe peupler, elle ſe révoltera ; ſi elle ne ſe peuple pas, elle ne vaudra pas la peine d'être conſervée. On n'en peut dire autant d'Halifax & des pays circonvoiſins.

Mais le Canada ne ſe peuplera jamais ; il ſerait ſuperflu d'employer des moyens pour cet effet, la nature ſeule fera tout.

La Grande-Bretagne peut prodiguer les dépenſes pour envoyer de nouveaux colons dans le Canada; mais les deſcendans de ces colons ſeront Américains, ainſi que d'autres l'ont été avant-eux. Ils regarderont autour d'eux & verront leurs voiſins érigés en Etats ſouverains & libres, reſpectés au dehors & commerçant au loin avec l'univers entier ; & l'amour naturel de la liberté, les avantages du

commerce, les charmes de l'indépendance d'un climat plus fortuné & d'un ſol plus fertile les attireront au midi : ainſi la Grande-Bretagne fera les fraix & l'Amérique en cueillera les fruits.

On penſerait que l'expérience qu'a fait la Grande-Bretagne en Amérique l'aurait guérie de toute idée de fonder des Colonies dans le continent ; & tout ce qu'elle pourra s'y réſerver, ne ſera pour elle, qu'un champ d'épines & de jalouſie, de débats & de contentions, avec un peuple, qui ſans ceſſe ira réclamant des privileges & projetant des révoltes. Elle formera des établiſſements ; mais ils ſeront pour les Etats-Unis ; ils en deviendront parties malgré tous les projets que l'on tentera pour l'empêcher, même, ſans que les Etats-Unis aient beſoin de faire aucun effort pour ſeconder cette révolution. D'abord elle ne pourrait en tirer des revenus avant qu'ils fuſſent en état d'en payer. Et lorſqu'ils ſeront dans cet état, ils auront auſſi le pouvoir d'en ſecouer le joug. On prend bien vîte de l'attachement pour le ſol où l'on vit ; on s'intéreſſe à la proſpérité de ce lieu préférablement à tout autre. Peu importe avec quelles opinions on y arrive : le temps, l'intérêt, & de nouvelles liaiſons les déracinent aiſément La génération

ſuivante n'eſt plus celle qui précédait. Si la Grande-Bretagne était vraiment ſage, elle ſaiſirait cette occaſion pour ſe débarraſſer de toutes les entraves qui l'enchaînent à l'Amérique-Septentrionale, non-ſeulement afin d'éviter des troubles & des brouilleries dans l'avenir; mais auſſi pour ſauver la dépenſe. Les conditions auxquelles l'Angleterre conſerverait le Canada, ne doivent tenter l'avidité d'aucune puiſſance Européenne; c'eſt une de ces poſſeſſions qui ne peut manquer d'être conſtamment onéreuſe à tout propriétaire étranger.

Quant à la nouvelle Ecoſſe, Halifax devient inutile à l'Angleterre après la guerre actuelle & la perte des Etats-Unis. Un poſte, lorſqu'on a perdu la domination au maintien de laquelle il pouvait ſervir, ne peut occaſionner que des dépenſes. Il eſt ſans doute des milliers de gens en Angleterre, qui ſuppoſent que ces places ſont un avantage pour la nation, quoique ce ſoit tout le contraire, & qu'au lieu de produire de revenus, leur maintien abſorbe une partie conſidérable de ceux de l'Angleterre. Gibraltar eſt un autre exemple de la mauvaiſe politique Anglaiſe. Un poſte dont l'on n'a pas beſoin en tems de paix & qui n'eſt d'aucun ſervice en temps de guerre,

doit-être inutile dans tous les temps. Au lieu de fournir des ſecours à la marine, il exige au contraire le ſecours d'une marine pour être maintenu. Suppoſer que Gibraltar commande la Méditérannée ou bien le paſſage du commerce de cette mer, c'eſt ſuppoſer une fauſſété manifeſte, parce que, quoique la Grande-Bretagne retienne ce poſte, elle a perdu les deux autres & tous les avantages qu'elle en attendait. Et dire que tout cela arrive parce que ce poſte eſt aſſiégé par terre & par mer, ce n'eſt rien dire : car il en ſera toujours de même en tems de guerre, tant que la France & l'Eſpagne entretiendront des flottes ſupérieures & que la Grande-Bretagne gardera la place, de ſorte que dans le temps où elle ſera pour l'une un roc impénétrable & inacceſſible, il ſera toujours dans le pouvoir de l'autre de le rendre inutile & extrêmement onéreux.

Je ſuppoſe qu'un des principaux objets de l'Eſpagne en aſſiégeant ce roc, ſoit de montrer à l'Angleterre, que quand elle ne ſerait pas en état de le prendre, elle peut toujours le commander ; c'eſt-à-dire le tenir bloqué & montrer que ſi l'on ne peut en détruire la garniſon, on peut détruire le port. La ſeule maniere de réduire Gibraltar ſerait d'attaquer la

flotte Britannique. Cette place a pour ſe ſoutenir autant de beſoin d'une flotte qu'un oiſeau a beſoin d'ailes pour ſe procurer ſa ſubſiſtance; il meurt s'il eſt bleſſé dans cet endroit. Il eſt une autre circonſtance à laquelle le peuple Anglais n'a pas donné la moindre attention, c'eſt la différence entre un pouvoir permanent & un pouvoir accidentel conſidéré par rapport aux nations.

J'entends par pouvoir permanent cette force inhérente dans une nation naturellement & perpétuellement, qui exiſte toujours, quoiqu'elle ne ſoit pas toujours en action, ou toujours dirigée avec la même habileté; & j'entends par pouvoir accidentel, la diſpoſition ou l'exercice heureux & accidentel de la force nationale en tout ou en partie.

Il fut certainement un temps ou toute nation Européenne avec ſeulement huit ou dix vaiſſeaux de guerre, égaux à ce que nous appelons actuellement vaiſſeaux de ligne, aurait jeté l'épouvante chez toutes les autres qui n'avaient pas commencé à conſtruire une marine; quoique la nature leur eût procuré des forces ſuffiſantes pour cet effet. Mais c'eſt ce qu'on ne peut enviſager que comme accidentel & non comme le modèle d'une puiſſance permanente; cela ne pouvait

durer que juſqu'à ce que ces puiſſances euſſent bâti autant & plus de vaiſſeaux que la premiere : cette opération faite, une flotte ſupérieure eſt néceſſaire pour acquérir la ſupériorité, & une flotte plus puiſſante encore pour la ſurpaſſer. Ainſi vont les hommes bâtiſſant flotte ſur flotte ſuivant l'occaſion, ou la ſituation des choſes. D'après cette obſervation, il ne ſoffre plus qu'une queſtion à faire, ſavoir : quelle puiſſance peut conſtruire & armer une plus grande quantité de vaiſſeaux ? La réponſe naturelle eſt celle-ci. C'eſt la puiſſance qui a le plus de revenus & le plus d'habitans avec des ports commodes & des côtes bien ſituées.

La France étant ſituée ſur le continent de l'Europe, & la Grande-Bretagne ne voyant autour d'elle que la mer, ces deux ſituations diverſes ont inſpiré aux deux pays des idées différentes. Les habitans de la Grande-Bretagne n'ont pu commercer avec l'étranger, ni quitter leur ſol natal qu'à l'aide d'édifices mouvans ſur une ſurface liquide ; la France ne s'eſt pas trouvée dans ce cas. Ainſi l'idée d'une marine ne s'eſt pas offerte à la France d'après la néceſſité immédiate & primitive qui l'a fait naître en Angleterre. Mais la queſtion eſt de ſavoir, lorſque l'une & l'autre portent leurs efforts & leurs reve-

nus vers le même objet, qui des deux doit l'emporter ? Le revenu actuel de la France eſt preſque le double de celui de l'Angleterre, & le nombre des habitants eſt encore au-delà du double. Chacune a la même étendue de côtes le long de la Manche. La France s'étend conſidérablement dans la baye de Biſcaye avec une poſition très-avantageuſe ſur la Méditerrannée. L'expérience journaliere prouve encore que la pratique & l'exercice forment dans l'une & l'autre de matelots auſſi facilement que des ſoldats. Si donc la Grande-Bretagne peut entretenir cent vaiſſeaux de ligne, la France peut en maintenir au moins cent cinquante ; parce que ſes revenus & ſa population lui fourniſſent pour ce ſurplus les moyens qui manquent à l'Angleterre. Et la ſeule raiſon pourquoi elle ne l'a pas fait, c'eſt quelle n'y a porté ſon attention que depuis peu. Mais voyant enfin, que la marine eſt le premier reſſort du pouvoir, elle réuſſira aiſément à l'obtenir.

L'Angleterre s'eſt imagineé fauſſement & malheureuſement pour elle, qu'ayant eu le deſſus avec la France quand celleci était inférieure en forces navales ; elle devait l'avoir en tous les temps. Mais il eſt facile de voir que la France n'avait pas eſſayé ſes forces ſur mer & qu'elle eſt en

état d'être auſſi ſupériéure à l'Angleterre ſur cet élément, qu'elle l'eſt en revenus & en population. L'Angleterre peut avoir à déplorer le jour où elle n'a conſulté que ſon inſolence & ſon injuſtice pour provoquer la France ſur mer.

Il eſt au pouvoir des flottes combinées de conquérir toutes les Iſles des Indes occidentales & d'anéantir la Navigation Britannique dans ces parages. Si la France & l'Eſpagne envoyaient toutes leurs forces navales de l'Europe vers ces Iſles, la Grande-Bretagne ne ſerait pas en état de les y ſuivre avec des forces égales; elle ſerait encore inférieure de vingt ou trente vaiſſeaux, quand elle y enverrait tous ceux qu'elle a, laiſſant tout ſon commerce à la merci des Hollandais.

C'eſt une maxime qui, je penſe, ne ſouffre point d'exception, ſur-tout dans les opérations navales, que de grandes forces ne doivent jamais marcher par détachements quand on peut les faire mouvoir en maſſe. Mais il faut conduire toutes les forces vers quelqu'objet important, & dont l'heureux ſuccès doit avoir un effet déciſif pour la guerre. Si les Eſpagnols & les François euſſent conduit au printems toutes leurs forces dans les Indes Occidentales, les Iſles ſeraient toutes tom-

bées en leur pouvoir; ils euſſent pris & Rodney & ſa flotte. Les Etats-Unis peuvent fournir des proviſions aux flottes combinées; elles n'ont pas beſoin de les faire venir de l'Europe comme l'Angleterre. Le hazard a procuré aux Anglais des avantages que l'infériorité de leur marine ne leur donnait pas lieu d'eſpérer. Ils ſe ſont vus obligés de fuir devant les flottes combinées. Mais Rodney a deux fois eu le bonheur de rencontrer des eſcadres detachées, auxquelles il était ſuperieur en nombre: la premiere fois près du Cap St. Vincent, où il avait près de deux vaiſſeaux contre un; & la ſeconde fois dans les Indes-Occidentales, où il avait une ſupériorité de près d'un quart.

Des victoires de cette eſpèce s'obtiennent d'elles mêmes; on peut les gagner ſans gloire & les perdre ſans honte; on ne les doit attribuer qu'au hazard de la rencontre & non à l'habileté ſupérieure. L'Amiral qui les remporta dans trois engagement antérieurs au dernier, ne put obtenir aucun avantage avec des flottes égales à la ſienne & ſe tira d'affaire en évitant le combat. Enfin ſi l'on peut dire que la Grande-Bretagne a de nombreux ennemis, cela prouve auſſi qu'elle a commis bien des inſultes. Les outrages attirent la haine des nations comme celle des indivi-

dus. Le mépris des bienſéances de la part de la Cour Britannique ſe manifeſte également dans les odes des jours de naiſſance & de la nouvelle année ; ces pieces de poéſies ne ſont propres qu'à entretenir le bas peuple dans l'illuſion & à choquer les gens de goût. Ses procédés tyranniques & ſes outrages intolérables ſur les mers lui avaient attiré la haine de toutes les nations commerçantes. Ses flottes n'étaient pour elle que des inſtrumens de pillage, elle jouait ſur la ſurface des mers le rôle que joue le requin dans les flots ; mais les Puiſſances combinées ont choiſi un rôle bien différent ; elles tendent à l'immortalité en jetant les fondements d'une liberté parfaite ſur l'océan, à laquelle toutes les nations ont un droit inconteſtable & qu'elles ſont intéreſſées à voir établir. La mer eſt un chemin ouvert à toutes les nations; quiconque s'arroge des prérogatives ſur cet élément, eſt un infracteur du droit des gens; il s'attire à juſte titre la punition des autres.

Peut-être ſerait-il bon pour le repos futur du genre humain, d'établir pour article de la paix prochaine, qu'en temps de paix aucune nation ne pourrait entretenir qu'un certain nombre de vaiſſeaux de guerre. Au moins cette idée

devrait-elle être adoptée en partie ; car ſuivant le torrent de la mode ; la moitié du monde va ſe répandre ſur les mers, & l'on ne ſaurait aſſigner l'étendue que va prendre la navigation des diverſes Nations. Une autre raiſon, c'eſt que la navigation n'ajoute rien aux mœurs du peuple. La vie ſéqueſtrée qui accompagne le ſervice de mer écarte les occaſions de ſe mêler dans la ſociété ; elle n'occaſionne que trop ſouvent une rudeſſe d'idée & de langage, & plus encore dans le ſervice des vaiſſeaux de guerre que dans celui des vaiſſeaux marchands ; dans ce dernier ſervice, il y a plus d'occaſions de communiquer avec le monde & la ſociété. Cette remarque eſt cependant générale, elle n'appartient pas à un pays excluſivement.

La Grande-Bretagne a fait actuellement une épreuve de ſept ans & une dépenſe d'environ cent millions de livres-ſterlings ; & chaque mois qu'elle differe de conclure la paix lui coûte un autre million, audeſſus des dépenſes ordinaires du gouvernement, qui exige un autre million de plus ; de ſorte qu'elle dépenſe deux millions par mois, ſomme qui équivaut juſtement à la dépenſe annuelle de l'Amérique, y compris toutes les charges. Qu'on juge par-là qui

des deux eſt en état de ſoutenir la partie le plus long-temps. Elle a pareillement bien des fautes à expier. Au lieu donc d'affecter le même ton d'arrogance, qui ne ſert qu'à diminuer ſon crédit en augmentant le reſſentiment des autres peuples, elle ferait beaucoup mieux de s'occuper chez elle de la réforme des mœurs & de l'économie fiſcale, d'entretenir la paix avec ſes voiſins & de ne plus penſer à la guerre.

De Philadelphie, 21 Août 1782.

70-475
L.C. Harper
Feb. '70

TABLE
DES
MATIERES.

Coup-d'œil général sur les défauts de l'Histoire de la Révolution Américaine. 1
Erreur de l'Historien Philosophe sur les causes morales de la Révolution Américaine. 3
La Révolution Américaine justifiée & autorisée 6
Singularités qui distinguent la Révolution Américaine de toutes les autres. 14
Motifs apparens du Cabinet Britannique en provoquant les Américains. 16
Narration des actions mémorables de Trenton & de Prince-ton, qui changerent toute la face des affaires en Amérique. 19
Sur la Dette de l'Amérique & le papier-monnaie. 34
Observations sur les vraies causes du refus d'une réconciliation avec l'Angleterre. 43
Pensées Morales & philosophiques sur les motifs de l'Union entre la France & l'Amérique. 63
Remarques sur l'Alliance entre la France & l'Amérique. 78
Remarques sur le refus de la médiation de la Cour de Madrid. 85
Tableau fidele des dispositions des Américains envers la France. 94
Coup-d'œil sur la conduite du Ministere Britannique envers la Hollande, sur les dernieres révolutions qu'il a éprouvées & sur la disposition des esprits en Amérique envers l'Angleterre. 103
Remarques en forme de postscriptum sur les Négociations à entamer entre l'Angleterre & l'Amérique. 113

Z4b-8.2
S110

D783
P147r1

H 336